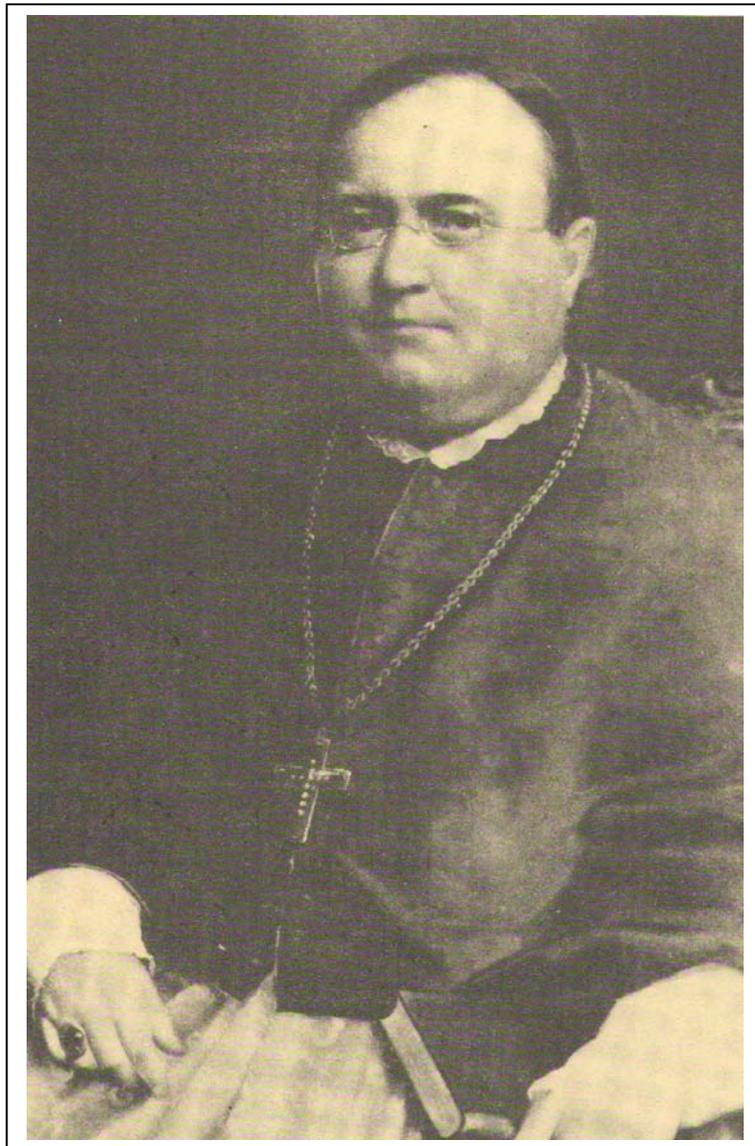


## **2<sup>e</sup> partie**

### **Évêques et prêtres missionnaires aux États-Unis**

**Biographies,  
dossiers,  
annexes**



**Portrait de M<sup>gr</sup> Michel Portier (collège de Spring Hill, Alabama).**

## **Le fils du chapelier de Montbrison devient évêque de Mobile en Alabama....**

### **M<sup>gr</sup> Michel Portier (1795-1859)**

Michel Portier, premier évêque de Mobile (Alabama) de 1829 à 1859 était né à Montbrison le 20 fructidor an III (7 septembre 1795). Il était le fils de Michel Portier, chapelier à Montbrison et de Catherine Chalon. À 22 ans, il partit, jeune sous-diacre, pour les États-Unis. À 30 ans il était évêque *in partibus* d'Oléno, chargé du vicariat apostolique des Florides et de l'Alabama. À 34 ans il devenait évêque de Mobile : il le resta 30 ans, jusqu'à sa mort en 1859.

### **Le 1<sup>er</sup> juillet 1817 : La Caravane appareille pour Baltimore <sup>1</sup>**

Sur les quais de Bordeaux, enfiévrés comme chaque fois qu'un navire hissait les voiles, le capitaine de *La Caravane* qui depuis 13 jours attendait que les vents fussent favorables, venait de donner l'ordre d'appareiller. Le lourd navire glissa en direction de la Gironde et prit la route de l'Atlantique. Parmi les passagers accoudés au bastingage, les silhouettes de plusieurs ecclésiastiques : M<sup>gr</sup> Dubourg, évêque de La Nouvelle-Orléans et les sept jeunes gens qu'il avait convaincus de venir avec lui pour être missionnaires au Nouveau Monde. Il y avait là trois prêtres : Pierre Richard <sup>2</sup>, Velay <sup>3</sup>, et Antoine Blanc <sup>4</sup>, un diacre, Philippe Janvier <sup>5</sup>, un sous-diacre, Michel Portier et deux séminaristes Gabriel et Barthélémy Goutte. L'émotion les étreignait sans doute : leur vocation était solide, certes, et grande la fierté d'aller annoncer l'Évangile aux « Sauvages » du Nouveau Monde. Ils avaient été recrutés par M<sup>gr</sup> Dubourg qui, nommé évêque de La Nouvelle-Orléans en 1815, était venu passer plus d'un an en Europe afin de convaincre de jeunes prêtres de s'incorporer à son nouveau diocèse de Louisiane.

Michel Portier, âgé de 21 ans, évoquait dans sa mémoire les souvenirs d'enfance et de jeunesse, dont le décor allait s'éloigner avec les côtes de France ; son enfance à Montbrison, dans la maison de la rue de Moind <sup>6</sup>, près du pont de l'hôpital, où son père tenait boutique de chapelier : dans la famille Portier on était chapelier de père en fils depuis quatre générations <sup>7</sup> ; son père, Michel Portier, était mort à 59 ans, alors qu'il n'avait, lui, que huit ans ; sa mère, Catherine Chalon, originaire de Sury-le-Comtal, bonne chrétienne mais qui souffrait de l'éloignement de son fils : quand le reverrait-elle ?

N'allait-il pas périr de la fièvre jaune ou du choléra dont on disait qu'ils faisaient des ravages en Amérique ou ne serait-il pas massacré par les « sauvages » qu'il rêvait d'évangéliser ? Elle avait tenté de le retenir. Michel Portier lui avait répondu un peu durement, comme pour ne pas céder à un attendrissement qui veut venir :

---

<sup>1</sup> Il faut se reporter au récit détaillé de Daniel Allézina, « Un Forézien embarque pour la Louisiane.. », *op. cit.*

<sup>2</sup> Pierre Richard, né à Lyon en 1797. Prêtre en 1817. Il rentra en France en 1826.

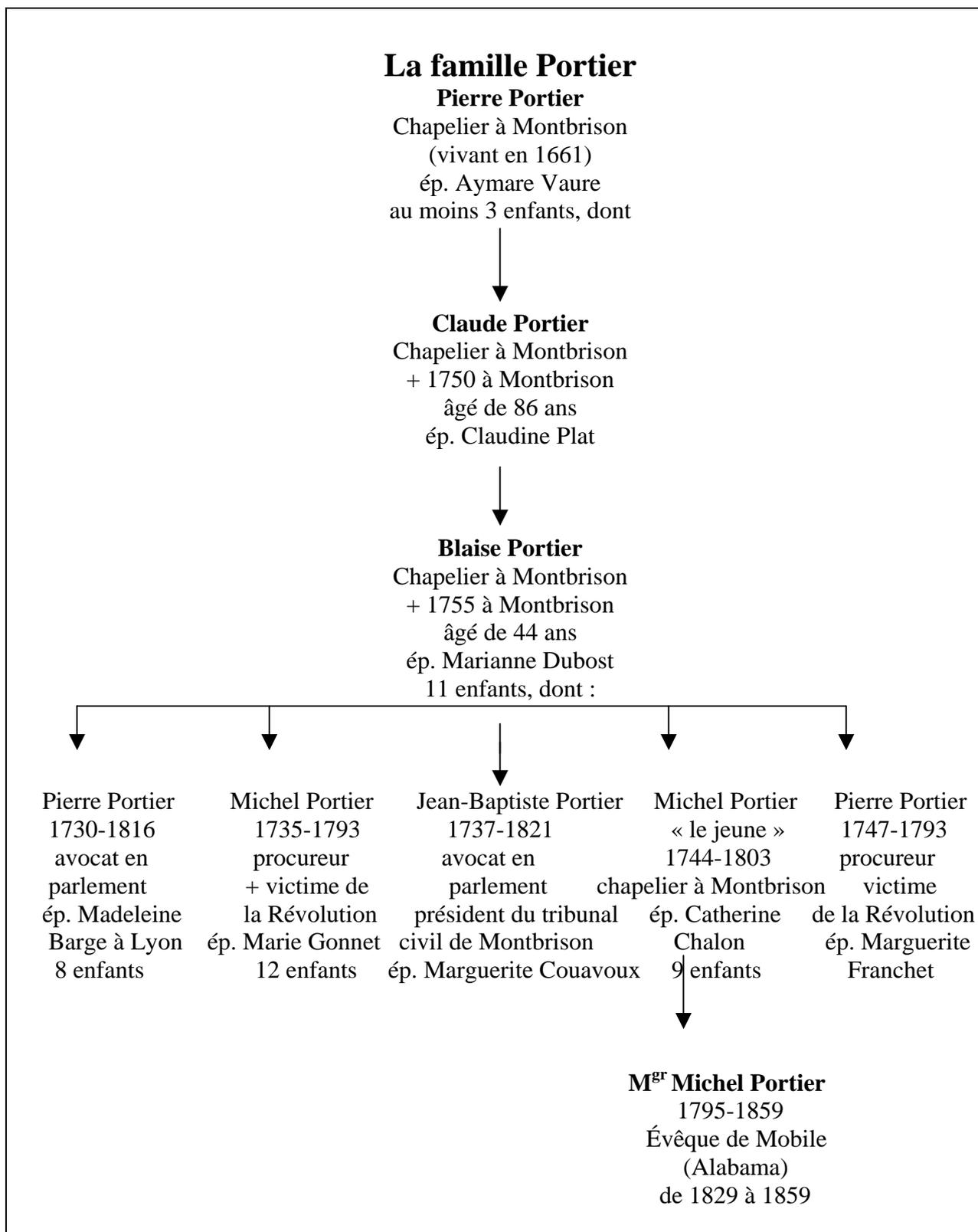
<sup>3</sup> Nous n'avons pu trouver de renseignements sur l'abbé Velay.

<sup>4</sup> Antoine Blanc, né à Sury-le-Comtal en 1792. Cf. sa notice biographique *infra*.

<sup>5</sup> Philippe Janvier, né à Saint-Genest-Lerpt (Loire) en 1792. Il rentra en France en 1826 ; curé de Cuire (1826) puis de Saint-Symphorien-en-Jarez (1832), décédé en 1866.

<sup>6</sup> Actuelle rue Marguerite-Fournier.

<sup>7</sup> Cf. arbre généalogique de la famille Portier, p. 32.



*Ma chère Mère... Il est certain que la seule tendresse maternelle vous presse et vous oblige ; mais s'il vous est permis de pleurer comme mère, comme chrétienne vous devez essuyer vos larmes et en faire l'offrande à Dieu*<sup>8</sup>. Michel Portier évoquait aussi les récits de son enfance, la peur lorsque sa mère racontait l'arrestation de ses deux oncles qui, lors de la révolte fédéraliste de Lyon étaient allés combattre aux côtés des Lyonnais pour le Roi et pour l'Église. Condamnés à mort, ils avaient été guillotins le 29 décembre 1793 ; ne l'avait-on pas élevé au séminaire dans le culte des « martyrs de la Révolution », dans la vénération des nombreux prêtres réfractaires qui se cachaient dans les monts du Forez ?

Des images lui venaient à l'esprit : l'ancien château du Soleillant où était installé le séminaire de Verrières<sup>9</sup> et la silhouette de son supérieur l'abbé Jean-Joseph Barou ; Michel Portier y avait été élève en 1812-1814 alors que la persécution antireligieuse semblait à nouveau s'abattre sur la France, l'empereur ayant assigné à résidence le pape Pie VII ; le séminaire Saint-Irénée où il avait fait ses deux années de théologie ; sa rencontre avec M<sup>gr</sup> Dubourg qui allait décider de son destin.

La traversée dura 65 jours ; ce n'était pas alors une mince affaire que de traverser l'Atlantique. Les passagers, ballottés par les vagues, chantaient des cantiques : scène digne de Chateaubriand et du *Génie du Christianisme*, l'une des lectures autorisées au séminaire.

*Nous chantions des cantiques - écrit Michel Portier à sa mère - sans oublier cependant les amis que nous laissons et cette belle église gallicane qui produit encore dans sa vieillesse.*

La mission commença sur le navire lui-même : M<sup>gr</sup> Dubourg donna le sacrement de confirmation à 40 matelots de l'équipage.

Enfin, le 4 septembre 1817, *La Caravane* aborda à Baltimore. Michel Portier gagna le séminaire de cette ville pour y terminer ses études religieuses et s'y perfectionner dans la langue anglaise. Il fut ordonné diacre dans la chapelle du séminaire.

## **La Nouvelle-Orléans (1818-1826) ou une vocation contrariée**

Michel Portier fut ordonné prêtre le 29 septembre 1818, dans la cathédrale de Saint-Louis, par M<sup>gr</sup> Dubourg. Il passa alors l'hiver dans une famille américaine de Brazeau, dans le Missouri, pour perfectionner son anglais<sup>10</sup>. Il espérait être envoyé comme missionnaire dans le pays des Natchez, Indiens établis au sud-ouest du Mississipi<sup>11</sup>. Ses supérieurs voulaient-ils éprouver son obéissance ? Il fut envoyé à La Nouvelle-Orléans, comme vicaire de la cathédrale St-Louis. Ce fut pour lui une déception.

À La Nouvelle-Orléans, ce jeune prêtre à la morale rigide, fut épouvanté par le relâchement des mœurs de cette « Nouvelle Babylone »<sup>12</sup>, par l'atmosphère de luxe et de plaisirs qui régnait dans un port où les marins de tous les pays recherchaient plus les tripots que les églises et où le clergé lui-même était méprisé pour sa corruption et son laxisme.

« Nous, prêtres missionnaires - écrivait Michel Portier - nous prêchons l'Évangile... et l'on trouve notre doctrine si étrange que l'on nous accuse d'annoncer une nouvelle religion . » Il se plaignait de n'être qu'« un pauvre vicaire de ville » et passait par des phases d'abattement et de découragement, bien qu'il se recommandât à la Providence et s'exhortât à l'obéissance.

---

<sup>8</sup> Lettre de Michel Portier à sa mère Catherine Chalon, juin 1817. Citée par les *Annales de la Propagation de la Foi*, 1827, p. 418.

<sup>9</sup> Joseph Barou, « Le séminaire de Verrières », *Bulletin de la Diana*, 1980-1981.

<sup>10</sup> Charles Stephen Padgett, « Michael Portier », *Encyclopedia of Alabama*, site Internet, p. 1.

<sup>11</sup> Lettre de Michel Portier à l'abbé Mioland, supérieur de la Maison des Chartreux, 25 oct. 181, citée par Jean Tricou ; « Lettres de M<sup>gr</sup> Michel Portier », *Cahiers d'histoire*, t. III, n° 2, 1958, p. 194.

<sup>12</sup> Lettre de Michel Portier à l'abbé Mioland, sept. 1820, citée par J. Tricou, art. cit., p. 197.

La fièvre jaune frappait régulièrement la Basse-Louisiane : en 1819, Michel Portier en fut atteint et mit plusieurs mois pour se rétablir. L'épidémie reprit l'année suivante et fit de 300 à 400 morts. Le jeune prêtre se dévoua sans compter auprès des malades et des mourants :

*Depuis un mois j'ai administré trois, quatre et quelquefois cinq malades par jour... Plus les travaux sont pénibles, plus il y a de sacrifices et plus il y a d'encouragement. J'ai baptisé un méthodiste et un anabaptiste, in articulo mortis*<sup>13</sup>.

Le besoin d'ouvrir une nouvelle école se faisait sentir : Michel Portier en fut chargé par son évêque (1822). Le succès fut immédiat. En 1823, l'école accueillait 220 élèves, il fallut déménager dans les locaux plus vastes de l'ancien couvent des Ursulines. Cependant Michel Portier avait le sentiment amer d'une vocation manquée :

*J'étais parti pour convertir tout le Nouveau Monde, mon imagination me portait parmi les sauvages qui habitent les forêts. J'étais avide de privations et de croix, et me voilà relégué dans une école ! On me dira que je prépare la génération naissante, que c'est un très grand bien que d'empêcher que les mauvais principes germent dans ces cœurs innocents, et que c'est là tout l'espoir de notre ministère. Je conviens de tout cela mais on perd beaucoup du côté de la piété lorsque, isolé comme je le suis, on est tout enfoncé dans les soins du monde et le fracas de tant d'enfants*<sup>14</sup>.

### **Vicaire apostolique des Florides (1823-1829)**

Pendant l'hiver de 1825, Michel Portier fut informé par le pape Léon XII et le Saint-Siège de sa nomination comme vicaire apostolique de l'Alabama et des Florides, avec le titre d'évêque *in partibus* d'Oléno<sup>15</sup>. Son premier mouvement fut de refuser par humilité une promotion dont il s'estimait indigne : le pape Léon XII donna l'ordre de se soumettre. L'Alabama avait reçu depuis 1819 le statut d'état et avait été admis au sein des États-Unis, la Floride avait été organisée en 1822 comme un territoire américain<sup>16</sup>. Les deux territoires formèrent d'abord un seul diocèse.

Michel Portier reçut la consécration épiscopale des mains de M<sup>gr</sup> Rosati, administrateur apostolique de La Nouvelle-Orléans, dans la cathédrale de Saint-Louis, là même où il avait été ordonné prêtre : le sacre eut lieu le 5 novembre 1826. La cérémonie, que le nouvel évêque raconta dans une grande lettre envoyée à sa mère, fut très longue - de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Son cousin germain, Gabriel Chalon<sup>17</sup>, sous-diacre, fit la lecture des bulles pontificales qui nommaient le nouvel évêque. Celui-ci mesurait surtout l'étendue de ses nouvelles responsabilités : « Un diocèse à établir, une immense contrée à remplir du nom de Jésus-Christ<sup>18</sup>. »

Dans les semaines qui suivirent, M<sup>gr</sup> Portier prit possession de son nouveau domaine : Il était arrivé à Mobile le 20 décembre 1826, atteint d'une pneumonie qui l'immobilisa pendant huit jours. Le vicariat apostolique venait d'être démembré du diocèse de La Nouvelle-Orléans. Il comprenait les Florides et l'État de l'Alabama : c'était un territoire grand comme la moitié de la France, couvert de forêts et dans lequel étaient dispersés 6 000 catholiques et plusieurs « tribus sauvages ». Pour tout clergé, M<sup>gr</sup> Portier ne disposait que de deux prêtres et d'un sous-diacre, son cousin Gabriel Chalon qui l'avait suivi. Il commença - à cheval - l'exploration de son territoire, prêchait « deux fois

---

<sup>13</sup> Lettre de sept. 1820, *op. cit.* « in Articulo Mortis » : à l'article de la mort.

<sup>14</sup> Lettre de Michel Portier à l'abbé Mioland, 24 nov. 1822, citée in J. Tricou, art. cit., p. 200.

<sup>15</sup> Evêque *in partibus Infidelium* : titulaire d'un évêché situé en pays non chrétien. Oléno, ville de la Grèce qui était alors sous la domination des Turcs musulmans.

<sup>16</sup> Padgett, p. 1.

<sup>17</sup> Gabriel Chalon, né à Sury en 1805, fils de Léonard Chalon, lui-même frère de Catherine Chalon, mère de M<sup>gr</sup> Portier et de Claudine Duché. Gabriel Chalon fut plus tard le vicaire général de l'évêché de Mobile, puis le chancelier de l'archevêché de La Nouvelle-Orléans.

<sup>18</sup> *Annales de la Propagation de la Foi*, 1827, p. 425-426.

par jour <sup>19</sup> » et obtint « quelques conversions éclatantes <sup>20</sup> ». Mais tout était à faire ; il fallait de l'argent pour construire des églises et un séminaire, des prêtres pour évangéliser le pays.

L'argent fut fourni par la Propagation de la Foi qui, sollicitée par le nouvel évêque, avait promis son concours financier. Quant aux prêtres, M<sup>gr</sup> Portier imita M<sup>gr</sup> Dubourg : il alla les chercher en France où il séjourna plus d'un an, en 1828-1829, prêchant pour les missions. Il recruta une dizaine de prêtres missionnaires et revint avec eux à Mobile en janvier 1830.

## Evêque de Mobile

Avant même le retour en Amérique de M<sup>gr</sup> Portier, le vicariat des Florides avait été transformé en évêché et M<sup>gr</sup> Portier en avait été désigné comme le premier évêque.

Pendant trente ans, M<sup>gr</sup> Portier administra le nouvel évêché. Il fut secondé par une extraordinaire équipe de vicaires généraux, tous d'origine française : deux venaient d'arriver à Mobile avec le nouvel évêque : Mathieu Loras, ancien supérieur de l'Argentière qui devint en 1837 premier évêque de Dubuque et Pierre Mauvernay, ancien supérieur du séminaire de Montbrison et fondateur du collège de Spring Hill qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1839. Citons aussi Jean Étienne Bazin qui resta deux ans à Mobile (1846-1848) avant de devenir évêque de Vincennes (Indiana) et, surtout, le fidèle Gabriel Chalon.

Après trente ans d'apostolat dans un diocèse qui, dans l'intervalle, avait vu sa population passer de 20 000 à 80 0000 habitants, M<sup>gr</sup> Portier pouvait présenter un bilan impressionnant : il avait organisé le diocèse, créé des paroisses, établi l'évêché et construit la cathédrale de l'Immaculée Conception de Mobile, inaugurée en 1850, qui était sa fierté - et aussi une des causes de ses soucis financiers. L'enseignement avait été l'un des soucis de l'évêque : en 1859, 845 élèves recevaient une instruction chrétienne à Mobile. Le collège de Springhill, tenu par les Jésuites, avait 165 élèves, celui de la Visitation enseignait à 80 jeunes filles. Plusieurs ordres religieux s'étaient installés dans le diocèse. Un orphelinat, des églises, des écoles avaient été construits.

## Le collège de Spring Hill

L'une des œuvres les plus importantes de M<sup>gr</sup> Michel Portier fut la création et le développement du collège - au sens américain du terme, c'est-à-dire d'université - de Spring Hill, fondé en 1830 sur une colline près de Mobile. M<sup>gr</sup> Portier était allé en France chercher des professeurs et des fonds pour la nouvelle université. À son retour, il avait d'abord loué un bâtiment proche du futur collège et les cours avaient commencé le 1<sup>er</sup> mai 1830, avec trente étudiants. Le 4 juillet de la même année l'évêque a posé la première pierre du bâtiment permanent - à l'emplacement du bâtiment d'administration actuel - et l'ouverture des premières classes a eu lieu en novembre 1831. Spring Hill est aujourd'hui l'une des universités les plus anciennes du sud des États-Unis. En 1836 le gouverneur de l'Alabama a officiellement signé l'acte qui a reconnu l'université et lui a donné le droit de conférer les différents grades ; en 1837, les quatre premiers diplômés ont été reçus. Les deux premiers présidents de l'université ont été vicaires généraux du diocèse et sont devenus ensuite évêques, M<sup>gr</sup> Mathias Loras à Dubuque (Iowa), M<sup>gr</sup> Jean Etienne Bazin à Vincennes (Indiana). Le troisième, le père Mauvernay, ancien supérieur du petit séminaire de Montbrison, est mort à seulement 42 ans.

M<sup>gr</sup> Michel Portier a confié alors l'université à des pères de la Pitié et à des Eudistes mais ils manquaient de l'expérience de l'administration. Il a alors persuadé les pères jésuites de la province du Lyonnais de venir diriger l'université. Le père jésuite Francis Gautrelet en est devenu le

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>20</sup> Sur l'administration du diocèse de Mobile, consulter l'ouvrage d'Oscar Lipscomb, *The Administration of Michael Portier Vicar Apostolic of Alabama and the Floridas (1825-1829) and First Bishop of Mobile (1829-1859)*, 1963, imp. 1987. 366 p.

président en septembre 1847. Depuis cette époque, l'établissement est resté sous la direction des jésuites <sup>21</sup>.

## **Bilan de trente ans d'épiscopat**

M<sup>gr</sup> Portier avait fait la conquête de ses fidèles par sa charité et par son humour qui l'aidait dans les difficultés. L'ancien vicaire tourmenté de La Nouvelle-Orléans était devenu avec le temps un prélat évangéliste et bâtisseur. Il ne se cantonna jamais dans sa résidence épiscopale mais parcourut constamment son évêché - en voiture à cheval - prêchant et baptisant Noirs <sup>22</sup> et Blancs. En mai 1859, au cours de l'une de ses tournées pastorales, le cheval s'emballa et la voiture se renversa : M<sup>gr</sup> Portier, grièvement blessé, fut transporté à l'infirmerie de la Providence où il mourut le 14 mai 1859, à midi. Son vicaire général Gabriel Chalon avait appelé à son chevet son vieil ami M<sup>gr</sup> Antoine Blanc, archevêque de La Nouvelle-Orléans, venu avec lui aux États-Unis en 1817 ; il ne put arriver à temps.

M<sup>gr</sup> Portier fut enterré dans la cathédrale de Mobile. Il avait été de la génération des fondateurs, de ceux qui ont enraciné l'Église catholique dans le sud des États-Unis où l'influence de la France reste grande, et pour lequel nos compatriotes éprouvent souvent de la fascination <sup>23</sup>. Très connues en Alabama, le nom et l'œuvre de M<sup>gr</sup> Portier méritaient d'être rappelés dans son pays natal. En 1858, il avait souhaité pouvoir revenir une fois en France avant de mourir. Mais il avait ajouté qu'il souhaitait mourir et être enterré à l'ombre de la croix qu'il avait portée et finalement plantée sur les bords du golfe du Mexique : le Forézien était devenu américain.

---

<sup>21</sup> Plus de 1 400 étudiants étudient actuellement à l'université de Springhill. Plus de 70 % viennent d'un autre État que celui d'Alabama.

<sup>22</sup> La population noire représentait environ la moitié de celle du diocèse. 20 000 noirs étaient baptisés.

<sup>23</sup> Cf. les beaux romans de Maurice Denuzière (*Louisiane, Bagatelle, Fausse Rivière, Les beaux chênes et L'adieu au Sud*) et de Julien Green (*Les Pays Lointains*).

## Du Forez en Louisiane

### M<sup>gr</sup> Antoine Blanc (1792-1860) Archevêque de La Nouvelle-Orléans

De tous les prêtres foréziens partis aux États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle, le plus célèbre aujourd'hui - avec M<sup>gr</sup> Odin - est incontestablement Antoine Blanc : missionnaire en Louisiane, évêque puis archevêque de La Nouvelle-Orléans de 1835 à 1860 : missionnaire, évangéliste mais aussi grand organisateur de l'Église de Louisiane et prélat bâtisseur. Le nom du fils du charpentier de Sury-le-Comtal a été donné à un mémorial (Archbishop Antoine Blanc Mémorial) qui rassemble les souvenirs et les monuments les plus anciens de l'Église de Louisiane à La Nouvelle-Orléans<sup>24</sup>.

#### Origines familiales : la famille Blanc,

##### à Estivareilles et à Sury-le-Comtal

La famille Blanc est originaire d'Estivareilles<sup>25</sup>, dans les monts du Forez. Jean Blanc était, au XVII<sup>e</sup> siècle, laboureur au hameau de Tourtorel. Son fils Antoine Blanc habita au hameau des Granges et épousa, en 1708, Jeanne Monnet. De leurs huit enfants, deux s'installèrent à Sury-le-Comtal comme maîtres-charpentiers : l'aîné, Georges Blanc y vint en 1734 et épousa en 1739 Marie Coste. Le cadet, Jean-Baptiste Blanc (1726-1798) rejoignit son frère quelques années plus tard, entre 1745 et 1750. Il épousa, en 1750, Reine Jamme<sup>26</sup>, fille d'un tailleur d'habits de Sury-le-Comtal, dont il eut 5 enfants. Après la mort de celle-ci, il se remaria avec Benoîte Menu<sup>27</sup> dont le père est chauxfournier<sup>28</sup> à Sury : quatre enfants naquirent de cette seconde union. Jean-Baptiste Blanc fut le grand-père de M<sup>gr</sup> Blanc.

Les Blanc représentèrent très vite, à Sury-le-Comtal, une famille très nombreuse, aux multiples rameaux. Famille bien intégrée à la ville par ses alliances, toutes suryquoises. Famille d'artisans : à la première génération, les deux frères, Georges et Jean-Baptiste étaient tous deux charpentiers. À la seconde génération trois furent aussi charpentiers : deux des fils de Jean-Baptiste et l'un des fils de Georges. Un autre était serrurier-ferblantier. Famille catholique ; Jean-Baptiste Blanc fut, à Sury-le-Comtal, recteur de la compagnie du Saint-Sacrement<sup>29</sup>. Jean-Baptiste Blanc eut donc, de ses deux mariages, neuf enfants. Laurent Blanc lui succéda dans le métier de charpentier, ainsi que son frère cadet, Jean Blanc.

Laurent Blanc était né en 1750. En 1784, il épousa Jeanne Pinand<sup>30</sup>, fille, petite-fille et nièce de boulangers suryquois. Les Pinand étaient, eux aussi, une famille très étendue, fortement enracinée dans la ville depuis plusieurs générations. De leur union naquirent neuf enfants tous des garçons ! - de 1785 à 1804.

---

<sup>24</sup> *Mémorial Antoine Blanc* : ancien couvent des Ursulines (1752-1824), ancienne résidence épiscopale (1824-1899), archives de l'archevêché, chapelle des archevêques (1845-1899), aujourd'hui église de Notre-Dame des Victoires.

<sup>25</sup> Cf. arbre généalogique de la famille Blanc, p. 35.

<sup>26</sup> Reine Jamme, fille de Claude Jamme et d'Antoinette Jacquet.

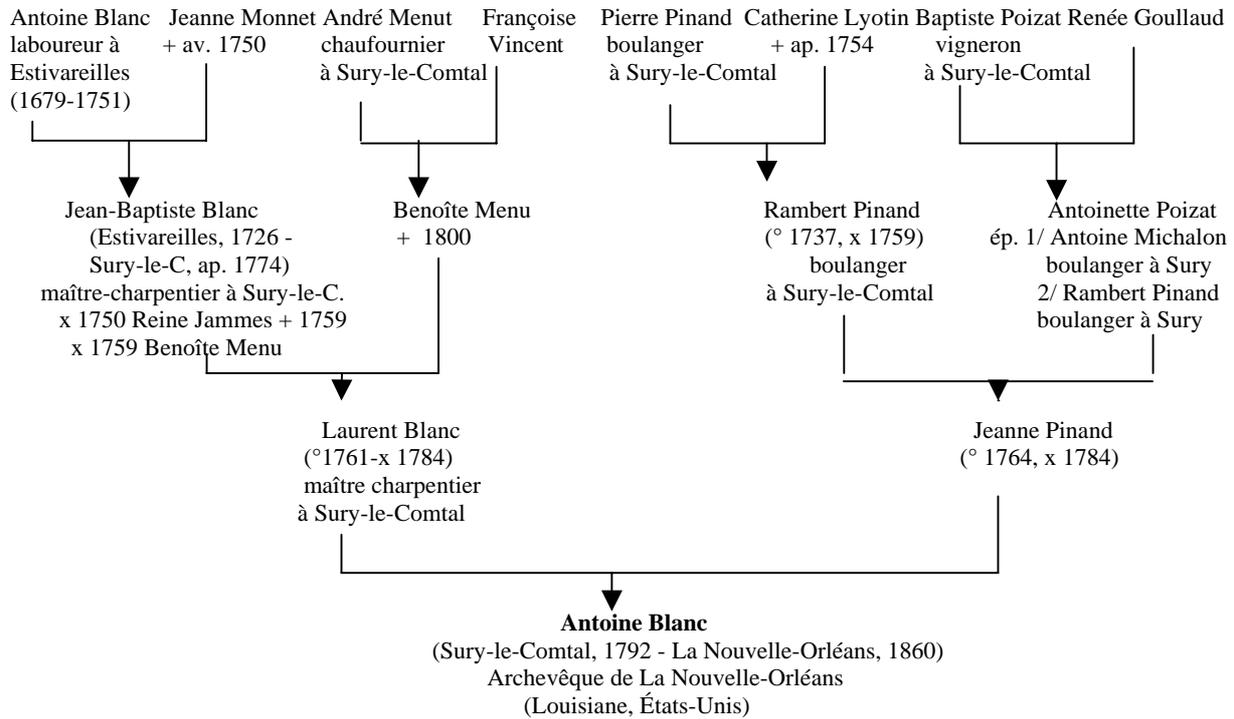
<sup>27</sup> Benoîte Menu, fille d'André Menu et de Françoise Vincent.

<sup>28</sup> Chauxfournier : celui qui travaille dans un four à chaux. Ceux-ci étaient nombreux à Sury. Pendant la Révolution, la ville fut rebaptisée Sury-la-Chaux.

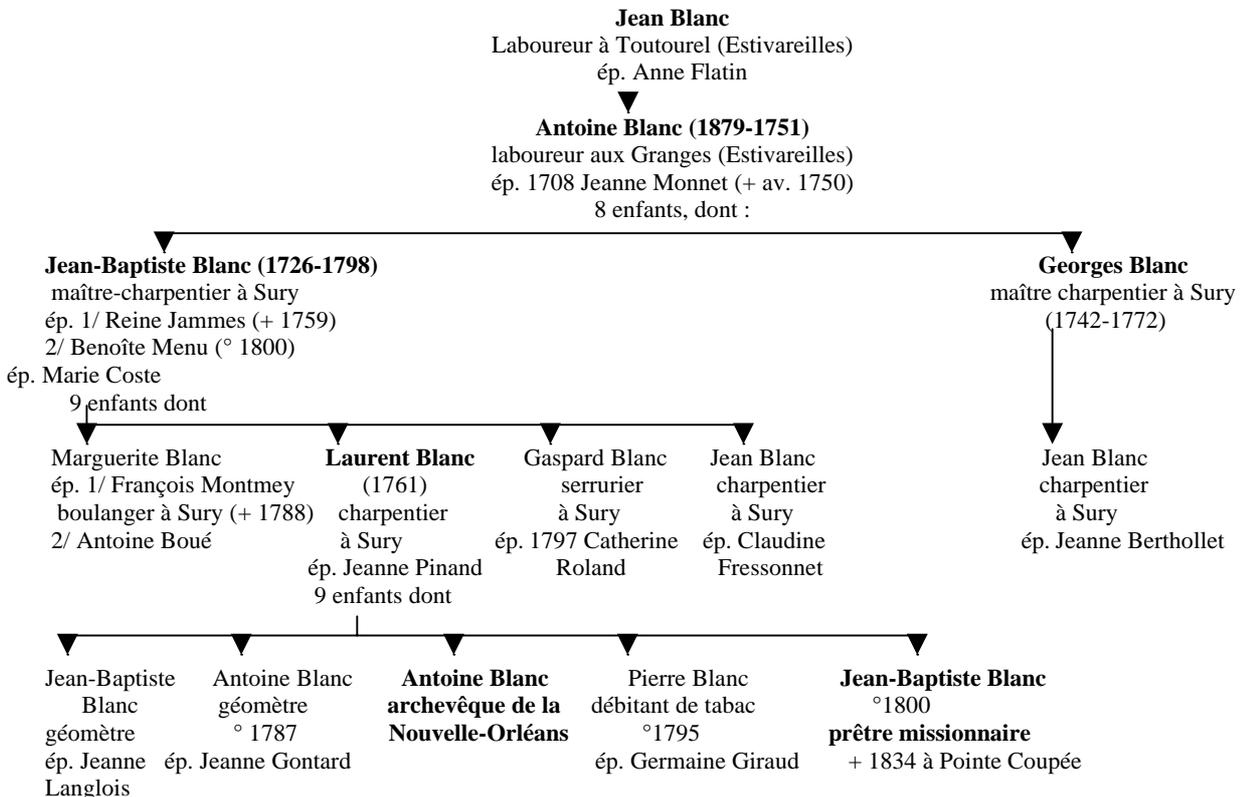
<sup>29</sup> Renseignement communiqué par M. Philippe Pouzols, descendant d'un oncle de M<sup>gr</sup> Blanc.

<sup>30</sup> Jeanne Pinand, fille de Rambert Pinand et d'Antoinette Poizat.

## Tableau généalogique les ancêtres d'Antoine Blanc.



## Tableau généalogique La famille Blanc à Sury-le-Comtal



## **Antoine Blanc : enfance et jeunesse.**

Antoine Blanc était le quatrième des neuf fils de Laurent Blanc et Jeanne Pinand. Lorsqu'il naquit, l'aîné, Jean-Baptiste, était mort en bas âge. Les deux autres - un second Jean-Baptiste, âgé de 5 ans en 1792, et un premier Antoine, âgé de 2 ans, purent se pencher sur le berceau de leur petit frère.

Antoine Blanc naquit le 11 octobre 1792 à Sury-le-Comtal. Citons dans son intégralité l'acte de baptême du futur archevêque : « Antoine, né hier, fils légitime de Laurent Blanc, procureur de la commune de la paroisse de Sury, et de Jeanne Pinand, a été baptisé par moi ce douzième du mois d'octobre. Son parrain a été Antoine Boué <sup>31</sup>, assesseur du juge de paix de Sury et sa marraine Jeanne Pinand <sup>32</sup>. »

L'enfant naissait en pleine période révolutionnaire, alors que vingt jours auparavant la République avait été proclamée par la Convention nationale et affermie par la victoire de Valmy. On a noté la fonction du père d'Antoine Blanc : « procureur de la commune », ce qui signifiait qu'il était l'un des administrateurs de la ville. C'était un partisan de la Révolution : le 10 fructidor an II, il expose devant le maire, les officiers municipaux et le conseil général assemblés, la nécessité de réorganiser la garde nationale « pour être en état de combattre les tyrans de la liberté <sup>33</sup> ». Lorsqu'on procède à l'élection des officiers de la garde nationale de Sury, plusieurs des alliés et parents de Laurent Blanc sont désignés : Guillaume Poizat, Jean Montmey, Pinand, Jean-Marie et Antoine Michalon.

Nous n'en savons pas plus sur les activités « révolutionnaires » de Laurent Blanc. Il ne faut pas, selon nous, en tirer des conclusions hasardeuses. Le sentiment patriotique et républicain qui s'exprime alors que la France est menacée sur ses frontières n'implique pas forcément une adhésion à la politique de déchristianisation qui sera menée deux ans plus tard <sup>34</sup>.

L'enfance d'Antoine Blanc se déroula sans histoire, au milieu de ses frères - cinq autres fils étaient nés à Laurent et Jeanne Blanc - et de ses cousins qui devaient constituer un groupe assez turbulent ; on en recense entre 25 ou 30, tous fils de charpentiers - les Blanc - ou de boulangers - les Pinand : une véritable tribu.

On ne sait comment se manifesta la vocation sacerdotale d'Antoine Blanc : influence - comme souvent - de la piété maternelle ? Influence de Léonard Pinand, son grand-oncle maternel, prêtre à Chazelles-sur-Lyon ? Toujours est-il qu'Antoine Blanc entra au séminaire de Verrières-en-Forez. Celui-ci avait d'abord été ouvert plus ou moins clandestinement dans les monts du Forez puis, après le Concordat de 1801, officiellement organisé par le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, qui accordait beaucoup d'importance à la formation de nouveaux prêtres destinés à remplacer le clergé décimé pendant la période révolutionnaire.

---

<sup>31</sup> Antoine Boué, époux de Marguerite Blanc, était son oncle par alliance. Il était marchand à Sury. Le fils d'Antoine et de Marguerite Boué, Jean Boué (1791-1868), prêtre (1813) fut vicaire à la cathédrale Saint-Jean (1817), curé de Saint-Just (1823) puis d'Ainay (1844).

<sup>32</sup> Archives municipales de Sury-le-Comtal.

<sup>33</sup> Cité par Henri Ramet, « Sury-la-Chaux », articles (s.d.) parus dans *L'Écho du Cercle amical de Sury*.

<sup>34</sup> Henri Ramet, *op. cit.*, se croit autorisé à écrire que Laurent Blanc « se chargera d'interdire l'accès des fonts baptismaux à tous les enfants des autres » après avoir fait baptiser son fils. En réalité, le hasard fait que l'acte de baptême d'Antoine Blanc est suivi d'actes de naissance : c'est que l'état civil vient d'être laïcisé. Les actes de baptêmes seront désormais transcrits sur des registres conservés dans les presbytères.



Le séminaire de Verrières était, depuis 1809, sous l'autorité de l'abbé Jean Joseph Barou, ancien professeur de philosophie au séminaire de l'Argentière, qui reprit en mains Verrières avec mission de faire « reflleurir la discipline et les études <sup>35</sup> ».

Nous connaissons bien, désormais, grâce à l'étude de Daniel Allézina, la formation d'Antoine Blanc <sup>36</sup>. Après Son passage à Verrières, Antoine Blanc entra au séminaire de l'Argentière, près de Lyon <sup>37</sup>, puis, à la Toussaint 1813, au grand séminaire de Lyon, le séminaire Saint-Irénée, situé place Croix-Paquet, sur les pentes de la Croix-Rousse : il avait 21 ans et venait d'être exempté de service militaire « pour études ecclésiastiques <sup>38</sup> ». Il y reçut l'enseignement des prêtres du diocèse (les Sulpiciens n'y étaient plus depuis 1811, par ordre de Napoléon I<sup>er</sup>). Il fut marqué, comme ses condisciples, par l'enseignement du père Jean Cholleton, formé dans la spiritualité de l'école française, qui fut son directeur spirituel. Il y resta jusqu'en juillet 1815. Sa mère <sup>39</sup> payait sa pension qui était environ de 130 F par an. Il se révéla un élève tout juste au-dessus de la moyenne : les notes obtenues en théologie méritaient l'appréciation "fere bene", ce qui est juste au-dessus de médiocre.

Il fut tonsuré le 6 janvier 1814 par le cardinal Fesch dans la chapelle de l'archevêché de Lyon <sup>40</sup> et reçut les quatre ordres mineurs le même jour. Le 2 juillet 1814, il fut ordonné sous-diacre, à la primatiale Saint-Jean de Lyon, par M<sup>gr</sup> Simon, évêque de Grenoble <sup>41</sup>. Un an plus tard, le 23 juin 1815 - le jour où Lyon apprit la nouvelle de Waterloo - il fut ordonné diacre dans la chapelle du grand séminaire par le même M<sup>gr</sup> Simon. Ses compagnons, ce jour-là, s'appellent Marcellin Champagnat (le futur bienheureux Champagnat, fondateur des Maristes) et Jean-Baptiste Marie Vianney (le futur curé d'Ars).

### **La rencontre avec M<sup>gr</sup> Dubourg et le départ pour les États-Unis :**

En 1816, Antoine Blanc fit une rencontre décisive, celle de M<sup>gr</sup> Dubourg, évêque de La Nouvelle-Orléans depuis septembre 1815. M<sup>gr</sup> Dubourg, originaire de Saint-Domingue <sup>42</sup> était venu en France pour recruter des missionnaires pour la Louisiane. Il resta plusieurs mois à Lyon, et comme le cardinal Fesch était en exil, fit de nombreuses ordinations. Le 22 juillet 1816, Antoine Blanc fut ordonné prêtre à la primatiale Saint-Jean de Lyon. Il y a ce jour-là 52 ordinands. Quelques jours plus tard, le 28 juillet 1816, Antoine Blanc vint à Sury pour dire sa première messe, en présence de M. Coquard, curé de la paroisse, de son vicaire, M. Rombau et d'un cousin d'Antoine, Jean Boué, vicaire à Amplepuis. Le 31 juillet suivant, il baptise l'un de ses neveux, Augustin Simon Blanc, fils de son frère Jean-Baptiste, géomètre et d'Anne Langloy [Langlois] <sup>43</sup>.

La décision d'Antoine Blanc était prise : il partirait pour la Louisiane aux côtés de M<sup>gr</sup> Dubourg comme prêtre missionnaire dans ce sud des États-Unis qui s'incorporait progressivement à l'Union <sup>44</sup>. Il fit part de son engagement après un entretien avec M. Cholleton, son directeur spirituel. Le 22 septembre 1816, Antoine Blanc fut autorisé par un décret d'*excorporation* à quitter le diocèse de Lyon pour la Louisiane. Mais le départ fut retardé : M<sup>gr</sup> Dubourg avait encore des

---

<sup>35</sup> Joseph Barou, « Le petit séminaire de Verrières », *Bull. de la Diana*, 1980-1981.

<sup>36</sup> Daniel Allézina, "Un Forézien embarque pour la Louisiane : Antoine Blanc, de Sury-le-Comtal", Montbrison, *Cahiers de Village de Forez*, 2006.

<sup>37</sup> Allézina, p. 6.

<sup>38</sup> Allézina, p. 7.

<sup>39</sup> Son père était mort en 1798.

<sup>40</sup> L'archevêché de Lyon était alors situé près de la primatiale Saint-Jean, sur le quai du Rhône.

<sup>41</sup> Le cardinal Fesch avait quitté Lyon pour Rome en mai 1814, après la première abdication de Napoléon I<sup>er</sup>. Il ne revint pas à Lyon mais refusa toujours de démissionner de son poste d'archevêque de Lyon. Le diocèse fut administré par les vicaires généraux puis par un administrateur apostolique, M<sup>gr</sup> de Pins.

<sup>42</sup> Louis Guillaume Valentin Dubourg, né au Cap Français (Saint-Domingue) en 1766. Plus tard, il fut évêque de Montauban (1826) puis de Besançon (1833) où il mourut quelques mois plus tard (1833).

<sup>43</sup> Allézina, *op. cit.*, p. 14.

<sup>44</sup> La Louisiane avait été vendue par la France aux États-Unis (1803). La Floride fut cédée par l'Espagne en 1819.

problèmes matériels à régler : financement, transport, recrutement éventuel d'autres prêtres ou séminaristes. En attendant, Antoine Blanc est quelque temps vicaire à Ambierle <sup>45</sup>.

Finalement, le 10 mai 1817, les vicaires généraux, après avoir consulté le cardinal Fesch, accordèrent à MM. Richard, Velay et Blanc, prêtres, Janvier, diacre, Portier, sous-diacre <sup>46</sup> et Gabriel et Barthélémy Goutte l'autorisation d'être incorporés au diocèse de La Nouvelle-Orléans, avec cependant une réserve : s'ils devaient revenir en France, ils reviendraient dans leur diocèse d'origine. Le roi Louis XVIII, sans doute rencontré par M<sup>gr</sup> Dubourg, accepta de payer les frais du voyage.

Antoine Blanc et ses compagnons s'embarquèrent à Bordeaux sur la Caravane, en compagnie de M<sup>gr</sup> Dubourg. Le départ eut lieu le 1<sup>er</sup> juillet et le voyage dura 65 jours : au début de septembre, le navire parvint à Baltimore. Antoine Blanc arrivait dans sa nouvelle patrie.

## Missions

De 1817 à 1832, Antoine Blanc vécut la vie d'un prêtre missionnaire dans l'Indiana, le Mississippi et le nord de la Louisiane. Il fut nommé à la mission de Vincennes où il travailla pendant 15 ans avec beaucoup de zèle apostolique et d'esprit d'organisation. Il y construisit deux églises en bois, les premières dans ce pays. La vie était rude dans ce pays de pionniers dont la religion n'était pas le premier souci et dans la proximité des territoires indiens. En 1822, l'un de ses jeunes frères, Jean-Baptiste Blanc <sup>47</sup>, de huit ans son cadet, devenu prêtre lui aussi, vint le rejoindre et devint son assistant à Pointe Coupée.

En 1824-1825, Antoine Blanc fit un voyage en France pour recruter de nouveaux missionnaires. Il revint avec eux sur *Le Nestor* et en mars 1825 était à nouveau à Pointe Coupée. Dans une lettre à son cousin germain l'abbé Boué, curé de la paroisse Saint-Just à Lyon, il décrit l'état de sa « mission », c'est-à-dire du territoire qui lui était confié et rend hommage à son frère :

« Notre mission se soutient assez bien, mais est destinée à avoir à déplorer annuellement quelque perte sensible. La dernière fièvre jaune qui a fait beaucoup de mal à La Nouvelle-Orléans nous a enlevé un de nos meilleurs sujets - un jeune ecclésiastique venu avec nous, de 30 ans, de Montpellier, où il était professeur de mathématiques dans le séminaire. À la Pointe Coupée, j'ai trouvé tout en bon train, mon frère s'est donné beaucoup de peine en mon absence. Dieu a béni ses travaux... <sup>48</sup>. »

En 1829, après la mort de l'administrateur apostolique Joseph Rosati, Léo Raymond de Neckère fut nommé troisième évêque de La Nouvelle-Orléans et fut consacré dans la cathédrale Saint-Louis le 24 juin 1830 : il était âgé de seulement 30 ans et était le plus jeune évêque que le diocèse ait jamais eu et, en fait, le premier à résider <sup>49</sup>. Il nomma Antoine Blanc vicaire général du diocèse en poste à Bâton-Rouge.

## Antoine Blanc évêque (1835) puis archevêque (1850) de La Nouvelle-Orléans.

M<sup>gr</sup> de Neckère mourut de la fièvre jaune en 1833, après seulement trois années d'épiscopat. Le siège de La Nouvelle-Orléans fut alors offert à Antoine Blanc qui, par humilité, refusa tout en acceptant d'assurer provisoirement l'administration du diocèse. Finalement, en 1835, l'ordre fut donné, de Rome, à Antoine Blanc d'accepter le diocèse "sub obedientia", "sous l'obéissance". Il se soumit et fut consacré évêque le 22 novembre 1835.

<sup>45</sup> Allézina, *op. cit.*, p. 17-18.

<sup>46</sup> Cf. l'article consacré dans ce numéro à Michel Portier, futur évêque de Mobile.

<sup>47</sup> Cf. l'article consacré dans ce numéro à Jean-Baptiste Blanc.

<sup>48</sup> Archives de la Propagation de la Foi, à Lyon. Texte communiqué par le père Allézina.

<sup>49</sup> La Louisiane, du temps des Français dépendait de l'évêché de Québec. Devenue espagnole elle passa sous l'autorité de l'évêché de La Havane. À partir de 1805, elle fut rattachée à celui de Baltimore. En 1815, La Nouvelle-Orléans devint siège épiscopal, mais l'évêque Dubourg, par suite de sa mésentente avec le clergé local ne s'y installa pas. M<sup>gr</sup> de Neckère fut donc le premier « évêque-résident ».

Les dix premières années de son épiscopat furent difficiles car les marguilliers<sup>50</sup> de l'Église qui l'administraient depuis 40 ans contestaient ses décisions et s'opposaient à tous ses actes. Il s'ensuivit une longue querelle juridique qui trouva son épilogue en 1844. La Cour suprême de Louisiane décida qu'Antoine Blanc, en tant qu'évêque de La Nouvelle-Orléans était la seule autorité compétente pour l'Église catholique dans l'État. Pendant cette même période le Saint-Siège lui demanda de superviser l'ensemble des affaires ecclésiastiques du Texas qui venait de se séparer officiellement du Mexique. Il joua un rôle particulièrement important dans cette fonction.

En 1850, Antoine Blanc fut élevé à la dignité d'archevêque de La Nouvelle-Orléans : honneur bien mérité qui attestait et récompensait sa réputation de sagesse et de prudence, reconnue à la fois par Rome et les autres évêques américains : on venait lui demander fréquemment son avis et celui-ci était généralement suivi. Le 16 février 1851 il reçut le pallium<sup>51</sup> à l'église Saint-Patrick qui servait de cathédrale en attendant l'achèvement de la reconstruction de la cathédrale Saint-Louis.

M<sup>gr</sup> Antoine Blanc fut un grand évêque, considéré aujourd'hui en Louisiane comme le plus grand qui ait eu à administrer le diocèse de La Nouvelle-Orléans. Le bilan de son épiscopat explique pourquoi :

En 25 ans, il fit construire 47 églises (sur 73 existantes en 1860), un grand séminaire, deux collèges, neuf académies, un hôpital, des centres d'apprentissage pour garçons et filles, deux orphelinats et une maison pour « filles rebelles ». Il créa de nombreuses écoles et couvents et invita une douzaine de congrégations religieuses à s'installer dans son diocèse (plusieurs de ces congrégations existent encore aujourd'hui à La Nouvelle-Orléans).

---

<sup>50</sup> Personnalités civiles qui administraient l'Église de La Nouvelle-Orléans.

<sup>51</sup> Pallium : ornement sacerdotal formé d'une bande d'étoffe blanche d'agneau, semée de croix noires, que le pape porte en sautoir et qu'il confère, parfois, à des prélats qu'il veut honorer.



Le couvent des Ursulines de La Nouvelle-Orléans (1745) devenu aujourd'hui le Mémorial Antoine-Blanc.

Durant l'épiscopat de M<sup>gr</sup> Blanc, le nombre des prêtres passa de 27 à 92, le nombre des paroisses de 26 à 73. On peut donc dire que l'administration de l'archevêque Blanc marqua réellement un tournant dans l'histoire de l'Église catholique en Louisiane. Selon l'historien Roger Baudier, Antoine Blanc fut « un prélat aux qualités solides, d'une profonde piété, d'une grande détermination, d'une grande capacité administrative... avec un véritable génie de l'organisation, un grand constructeur d'églises et d'écoles <sup>52</sup> ».

M<sup>gr</sup> Antoine Blanc mourut subitement, en écrivant une lettre, le 20 juin 1860, âgé de 68 ans. Il fut inhumé dans le chœur de la cathédrale. Jean-Marie Odin, évêque de Galveston (Texas) lui succéda à La Nouvelle-Orléans. Le fils du paysan d'Ambierle succédait au fils au charpentier de Sury...

### **Le souvenir de M<sup>gr</sup> Blanc à Sury**

Lorsque la nouvelle du décès de M<sup>gr</sup> Antoine Blanc parvint à Sury, sa famille - frères, neveux, petits-neveux et cousins - fit dire, le 7 août 1860, un service funèbre pour le repos de son âme dans l'église paroissiale de Sury : nous en avons le faire-part.

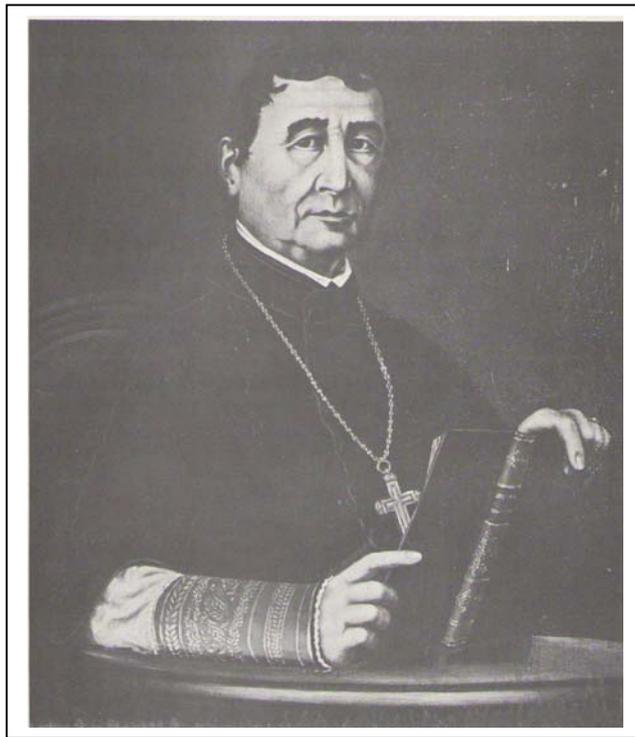
Puis les années passèrent et à Sury-le-Comtal, l'oubli retomba, d'autant plus que les descendants de la famille Blanc quittèrent progressivement la ville.

Et, en 1985, les pères Allézina et Durand furent bien étonnés de recevoir une lettre d'un historien américain, le père J. Edgar Bruns, leur demandant des renseignements sur la famille d'Antoine

---

<sup>52</sup> Roger Baudier, *The catholic Church in Louisiana*, La Nouvelle-Orléans, Louisiana Library, 1972.

Blanc, né à Sury-le-Comtal et devenu archevêque de La Nouvelle-Orléans... et dont ils n'avaient jamais entendu parler. La tradition s'était perdue parmi les habitants de Sury. Un portrait envoyé de La Nouvelle-Orléans permit d'identifier un portrait de M<sup>gr</sup> Blanc accroché dans le couloir du presbytère (mais on ne savait plus de qui il s'agissait). On fit des recherches dans les registres paroissiaux et l'arbre généalogique de la famille Blanc fut envoyé en Louisiane. Le père Durand écrivit un article sur M<sup>gr</sup> Blanc dans *Le Trait d'Union*, journal de la paroisse. Et les évêques du Texas sont passés à Sury le 8 avril 1988 : on n'oubliera plus que, comme l'écrivit l'archiviste du diocèse de La Nouvelle-Orléans, « monseigneur Blanc est considéré comme le plus grand archevêque » de la Louisiane et que « Sury peut être très fier d'Antoine Blanc<sup>53</sup> ».



**Portrait de M<sup>gr</sup> Antoine Blanc,  
Mémorial Antoine Blanc, La Nouvelle-Orléans**

Une copie photographique de ce portrait  
se trouvait dans le presbytère de Sury-le-Comtal en 1988

---

<sup>53</sup> Citation d'une lettre d'Edgar Bruns, historien de l'archidiocèse de La Nouvelle-Orléans publiée dans « De Sury... en Louisiane », par le père Durand (*Trait d'Union*, juin 1985, n° 4, p. 1 et 2).

## Document 1

### Une visite de M<sup>gr</sup> Antoine Blanc à Sury-le-Comtal (août 1836)

Extrait du sermon prononcé par le chanoine Relave <sup>54</sup> à l'occasion du mariage de Louis Maillon et de Marie Marguerite Blanc en février 1904.

« ... C'est le livre d'or de l'épiscopat français qui me parle de votre famille. Sa Grandeur Monseigneur Blanc, évêque de La Nouvelle-Orléans, était votre parent <sup>55</sup>. Vous avez le droit d'être fière de lui, Mademoiselle, car tout Sury en était fier. Il voulut un jour revoir son pays ; c'était au mois d'août 1836. « On l'a reçu, rapporte le curé d'alors, M. Metton <sup>56</sup>, avec tous les honneurs que méritaient sa dignité et ses travaux. Un clergé nombreux, toute la garde nationale <sup>57</sup> et la population entière sont allés à sa rencontre jusqu'à Côte Sainte-Agathe <sup>58</sup>, d'où on l'a conduit processionnellement à l'église. Pendant un mois de séjour, il a reçu tous les honneurs qu'on pouvait attendre, il le méritait tant... Il a officié pontificalement <sup>59</sup>, le clergé de Montbrison est venu assister à cette messe [...] »

« Je reste sur ce détail, qui nous montre Montbrison et Sury s'unissant déjà en 1836, pour rendre plus solennelle une cérémonie célébrée dans cette église. Gardez ces précieux souvenirs... »

(Archives M<sup>me</sup> Pierre Vialla, née Maillon-Blanc, de Montbrison. Document communiqué par M. Philippe Pouzols-Napoléon)

---

<sup>54</sup> Le chanoine Maxime Relave, né à St-Romain-le-Puy, fut curé de Sury de 1891 à 1908. Historien de la ville, il publia *Sury-le-Comtal en Forez*, Montbrison, imprimerie Eleuthère Brassart.

<sup>55</sup> Marie Marguerite Blanc était une cousine de M<sup>gr</sup> Blanc.

<sup>56</sup> L'abbé Georges Louis Metton fut curé de Sury-le-Comtal de 1833 à 1843.

<sup>57</sup> La garde nationale - qui était une sorte de « milice civique » formée de citoyens de la commune qui payaient leur équipement et pouvaient intervenir dans le maintien de l'ordre, rendait les honneurs dans certaines circonstances exceptionnelles : visite de M<sup>gr</sup> Blanc (1836), visite du cardinal-archevêque de Lyon, M<sup>gr</sup> de Bonald (1844).

<sup>58</sup> Le chemin de la Croix-Sainte-Agathe devint ensuite la route départementale.

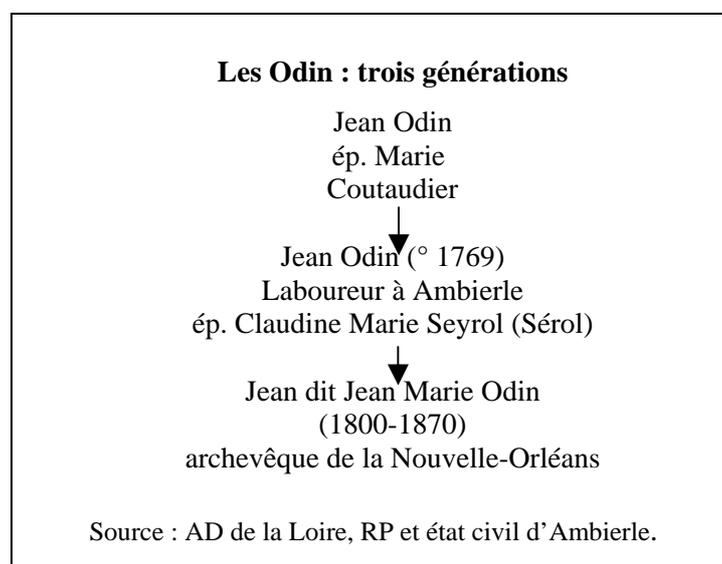
<sup>59</sup> La messe pontificale appartenait au rite lyonnais de l'ancienne liturgie romaine, rite restauré au XIX<sup>e</sup> s. par l'abbé Marduel. Elle était célébrée par un archevêque ou évêque, entouré de nombreux prêtres concélébrant, assistés d'un cortège de diacres et sous-diacres, Dom Denys Buenner, *L'ancienne liturgie romaine - le rite lyonnais*, Paris-Lyon, E. Vitte, 1934.

## Né et mort à Ambierle (Loire)

### M<sup>gr</sup> Jean-Marie Odin (1800-1870), évêque de Galveston puis archevêque de La Nouvelle-Orléans

#### D'Ambierle à La Nouvelle-Orléans

Jean, dit Jean-Marie Odin <sup>60</sup> est né le 6 ventôse an VIII (25 février 1800) au village de Hauteville sur la commune d'Ambierle (Loire) où, au milieu des vignes de la Côte roannaise, se trouvent une belle église gothique et une abbaye bénédictine. Jean Marie Odin était le 7<sup>e</sup> enfant de Jean Odin et de Claudine Marie Seyrol (ou Sérol). Les Odin étaient très nombreux à Ambierle : plusieurs sont, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de modestes vigneronniers qui ne savent pas signer leur nom. Les Odin Gabot <sup>61</sup>, l'une des branches de cette famille, qui habitent le hameau d'Hauteville, sont devenus, eux, des laboureurs propriétaires qui sont aussi marchands comme les Sérol, la famille de la mère de Jean Marie Odin.

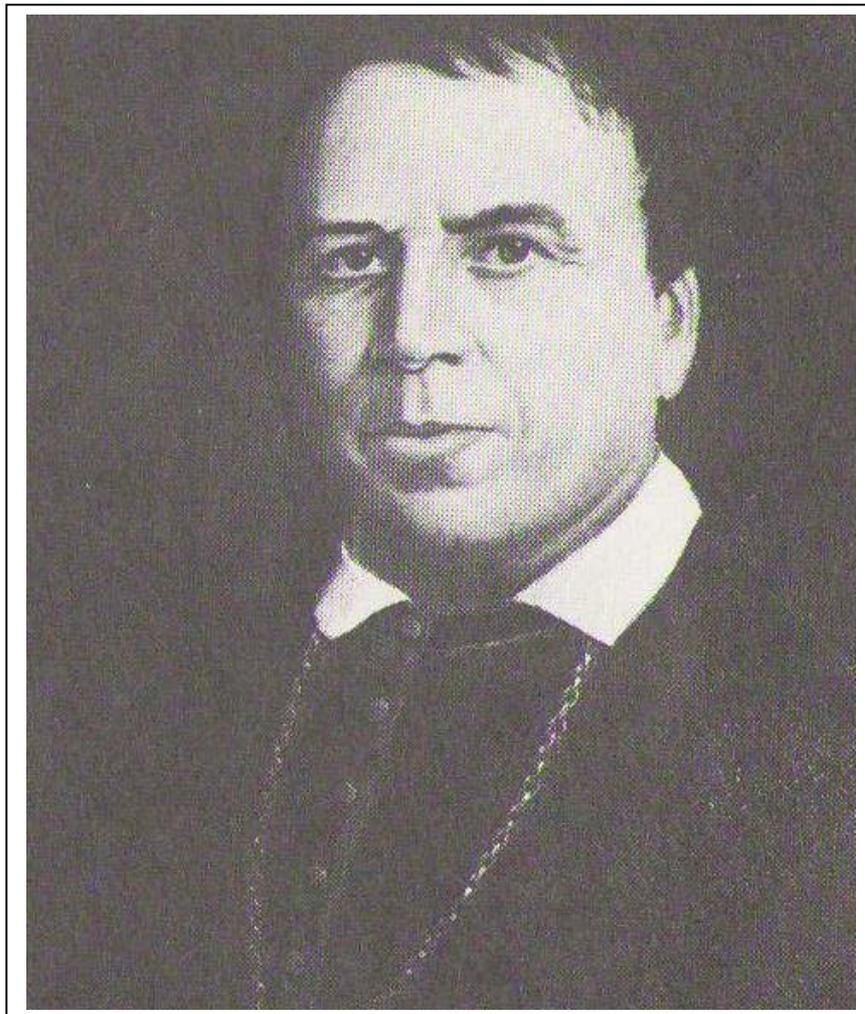


Jean Marie Odin passa son enfance à la campagne et, devenu archevêque de La Nouvelle-Orléans, rappelait volontiers qu'il avait été « petit berger à Ambierle ». L'étude l'attirait. Sa mère et sa sœur aînée, Benoîte <sup>62</sup>, lui transmirent leur foi, très vive, et leur souci des pauvres. Il apprit à lire et à écrire avec un ancien séminariste qui habitait au hameau de Tremières puis suivit les leçons d'un vieil oncle, l'abbé Seyrol, curé de Noailly. La mort de celui-ci le ramena à Ambierle où il fit sa première communion et reçut la confirmation du cardinal Fesch. Il reprit ensuite des études, d'abord dans une petite pension de Roanne puis au petit séminaire de Verrières. Puis il alla au séminaire de l'Argentière où il fit des études brillantes de philosophie, complétées au séminaire d'Alix, près de Villefranche et de Saint-Irénée à Lyon. Il a une bonne formation de théologien.

<sup>60</sup> L'acte de naissance porte seulement le prénom de Jean. Mais les prénoms d'usage Jean Marie sont constamment attestés.

<sup>61</sup> Lorsqu'une famille est très nombreuse, les différentes branches sont souvent affectées d'un surnom, ici *Gabot*. Ce surnom apparaît dans certains actes d'état civil : Cécile, une sœur de Jean Marie Odin, née le 15 Brumaire an X, est inscrite sous le nom de Cécile Odin Gabot.

<sup>62</sup> Benoîte Odin, née à Ambierle le 15 janvier 1793.



**Jean-Marie Odin évêque de Galveston**

Il fit sans doute la connaissance d'Antoine Blanc - auquel il succédera comme archevêque de La Nouvelle-Orléans - lorsque ce dernier fut brièvement vicaire d'Ambierle.

En 1822, Jean Marie Odin répondit à l'appel de M<sup>gr</sup> Dubourg et se porta volontaire pour la mission de Louisiane. Une traversée de deux mois (mai-juin 1822) le conduisit du Havre à La Nouvelle-Orléans.

## **Le séminaire et la Mission**

Jean Marie Odin fut envoyé au séminaire de Sainte-Marie de Barrens - tenu par la congrégation de la Mission (les pères de Saint-Vincent ou les lazaristes) <sup>63</sup>, à 80 miles de Saint-Louis - pour compléter ses études théologiques. Le 10 octobre 1823, il fut ordonné diacre par M<sup>gr</sup> Dubourg <sup>64</sup>. Il décida de rejoindre la congrégation de la Mission et, le 4 mai 1824 fut ordonné prêtre. On lui confia à la fois des charges de paroisse et un enseignement au séminaire. Il accompagna aussi, en tant que théologien, M<sup>gr</sup> Rosati au concile de Baltimore. En 1825, il prêcha la mission aux Indiens de l'Arkansas River. Il est bien accueilli par les Kappawson-Arkansas et leur promet de leur envoyer des prêtres. Le vieux chef de ce peuple se plaignit à « [son] frère le Français » de l'attitude de

---

<sup>63</sup> Les premiers, appelés aux États-Unis par M<sup>gr</sup> Dubourg étaient venus d'Italie.

<sup>64</sup> Le même jour, Jean-Baptiste Blanc, frère d'Antoine, est ordonné prêtre.

« l'Américain » qui « va toujours en poussant l'[Indien] Arkansas et le chassant »<sup>65</sup>. On était là au cœur des difficultés de la Mission.

Comme la santé de Jean Marie Odin était altérée, on décida de l'envoyer à l'étranger, où il pourrait également recruter des prêtres et recueillir des fonds pour la mission. De la fin de 1833 jusqu'en 1835, Jean Marie Odin séjourna en France - il visita sa famille à Ambierle, en particulier sa sœur Benoîte avec laquelle il correspondait - et surtout à Rome où il était chargé d'exposer au pape Grégoire XVI les difficultés et les besoins de l'Église américaine. Il rencontra aussi le cardinal Fesch, exilé mais toujours archevêque titulaire de Lyon. Il récolta des fonds et recruta des prêtres pour son diocèse. À son retour, il passa cinq ans à la Mission, surtout à Cap Girardeau, dont il devint curé et où il ouvrit une école (1838). Il parcourait aussi inlassablement les rives du Mississipi dans le cadre de la Mission et assurait des cours de théologie au séminaire des Barrens.

En 1840, Jean-Marie Odin fut envoyé au Texas. Il écrit : « Ce ne fut pas sans peine que je quittai le Missouri. C'était m'expatrier une seconde fois et me séparer d'un peuple qui m'était devenu bien cher et d'établissements florissants que j'avais vu naître »<sup>66</sup>. » Pourtant dans ce nouveau pays, il allait donner toute sa mesure.

## Au Texas

Jean-Marie Odin, nommé vice-préfet apostolique du Texas<sup>67</sup>, et trois autres missionnaires lazaristes, (Miguel Calvo, Eudald Estany, et le Frère Raimondo Sala, tous Espagnols) débarquèrent, le 12 juillet 1840, à Linnville, petit port du golfe du Mexique. Ils étaient au Texas. Lorsqu'ils arrivèrent, il n'y avait que cinq paroisses et 12 000 catholiques Dans cet immense territoire. Jean Marie Odin devint ensuite vicaire apostolique du Texas. Il fut consacré évêque (évêque *in partibus* de Claudiopolis) le 6 mars 1842, puis premier évêque de Galveston en 1847.

Les missionnaires débarqués sur la côte en 1840 se rendirent à Victoria puis à San Antonio. La situation était difficile : le pays avait été ravagé par la guerre d'Indépendance. Au cours de deux campagnes, M<sup>gr</sup> Odin visita le pays pour mesurer les besoins des communautés catholiques - d'origine espagnole et mexicaine - et rencontrer les Indiens dont l'évangélisation et la conversion le préoccupaient : les Indiens convertis, assez nombreux, réclamaient des prêtres (des « robes noires »). Il semble que M<sup>gr</sup> Odin ait envisagé de les rassembler dans une « réduction » mais ait renoncé à son projet : c'aurait été à la fois les protéger et aussi les isoler, dans une démarche qui paraissait un peu archaïque...

M<sup>gr</sup> Odin s'employa à augmenter le nombre de ses prêtres : il retourna en Europe pour recruter (1845, 1851) mais créa aussi le séminaire de Frelsbourg, construit (1854) en pleine campagne, entre Houston et Austin, en contact direct des missions. Entre 1846 et 1861, M<sup>gr</sup> Odin ordonna 47 séminaristes (dont 22 sont de l'évêché de Lyon). Il rétablit de nombreuses paroisses abandonnées dans le SE du pays. M<sup>gr</sup> Odin fit aussi appel, comme ses confrères, à de nombreuses congrégations : bénédictins, franciscains, oblats de Marie-Immaculée chargés de visiter les *ranchos* de la vallée du Rio Grande, frères de la Doctrine chrétienne, visitandines, sœurs de la Charité. Il entreprit de nombreuses constructions : cathédrale de Galveston (1847), églises (San Antonio, Brownsville), écoles.

Fondateur de diocèse, évêque à cheval dans les déserts du Texas, Jean Marie Odin a établi l'Église du Texas, formée aujourd'hui de 15 diocèses.

---

<sup>65</sup> Cité par Yannick Essertel, *op. cit.*, p. 199.

<sup>66</sup> Cité par Jean Combe, *Histoire de la Côte roannaise, Saint-Haon-le-Châtel-Ambierle*, Saint-Étienne, imp. Dumas, 1968 [3<sup>e</sup> partie consacrée à M<sup>gr</sup> Jean Marie Odin], p. 295.

<sup>67</sup> Le pape Grégoire XVI avait constitué le Texas, en 1839, en préfecture apostolique, avec le père John Timon, comme préfet apostolique et le père Jean Marie Odin, comme vice-préfet.

## La Nouvelle-Orléans et la guerre de Sécession

À la mort de M<sup>gr</sup> Antoine Blanc (1861), M<sup>gr</sup> Jean Marie Odin le remplaça à La Nouvelle-Orléans. La guerre de Sécession marqua le temps de son épiscopat louisianais. Il se préoccupa beaucoup des soldats catholiques de l'armée sudiste, des blessés, et du sort des populations civiles malmenées par la guerre civile puis par la défaite. De nombreuses religieuses soignèrent les blessés dans des hôpitaux de campagne. Le pape Pie IX demanda à M<sup>gr</sup> Odin - comme il le demanda à M<sup>gr</sup> Hughes dans le Nord - d'user de son influence pour la paix. Mais aucun des deux camps ne voulait de négociations...

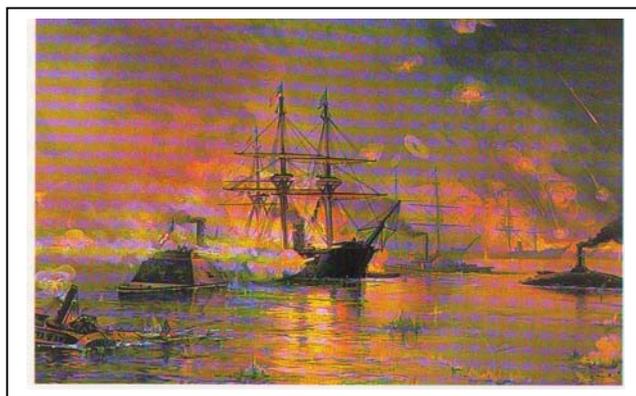
La Nouvelle-Orléans fut prise en 1862, le port et les navires étaient en flammes. (tableau ci-contre).

Après la prise de la ville, plusieurs bâtiments de l'archevêché furent occupés par les troupes fédérales et le bulletin du diocèse suspendu.

La Louisiane était « occupée ».

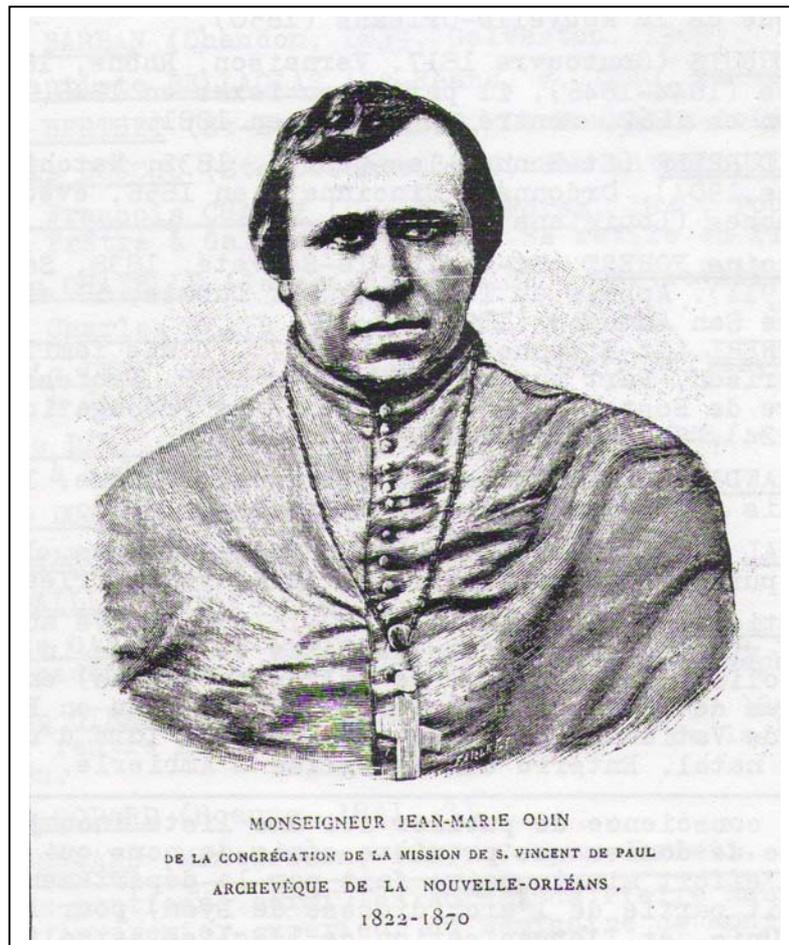
La guerre ne se termina qu'en 1865.

10 000 Louisianais furent tués.



La prise de La Nouvelle-Orléans en 1862

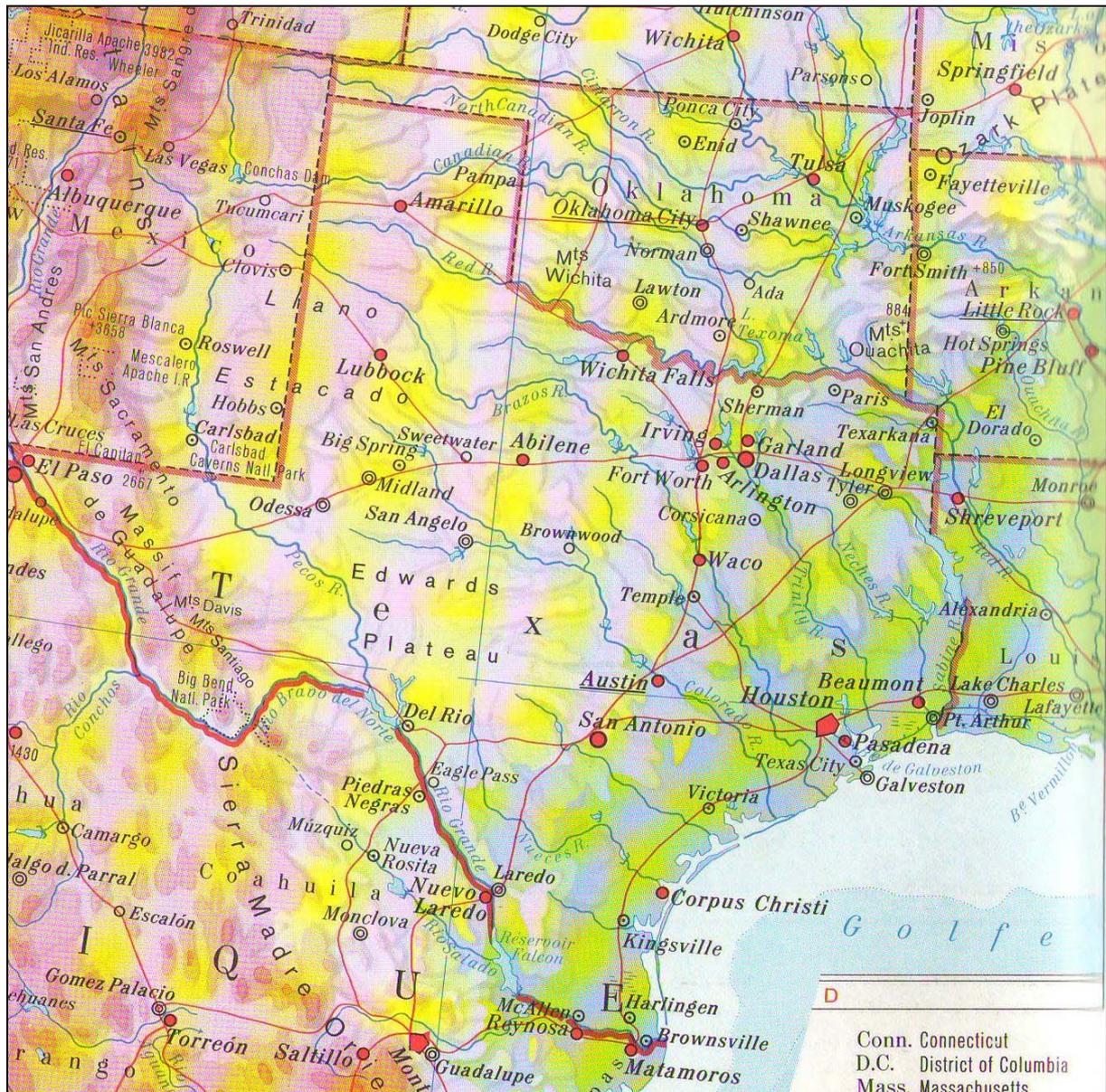
M<sup>gr</sup> Odin était fatigué et malade. Il voulut cependant se rendre à Rome au concile du Vatican (Vatican I). À Rome, il tomba si gravement malade que le pape l'autorisa à rentrer à Ambierle où il est mort le 25 mai 1870. Le père Gabriel Chalon, l'un des survivants de la première génération des missionnaires, cousin de M<sup>gr</sup> Michel Portier, chancelier de l'archevêché de La Nouvelle-Orléans, vint l'assister dans les quinze derniers jours de sa vie.



**M<sup>gr</sup> Jean Marie Odin, archevêque de La Nouvelle-Orléans**

M<sup>gr</sup> Odin fut enterré dans l'église d'Ambierle. Sa tombe porte cette inscription :

Ici repose  
Monseigneur Jean Marie Odin,  
De l'Ordre des Lazaristes,  
Né à Ambierle le 25 février 1800  
Premier évêque de Galveston (Texas) en 1840  
Archevêque de La Nouvelle-Orléans en 1861  
Décédé à Ambierle le 25 mai 1870  
Au retour du concile œcuménique du Vatican  
Après 50 ans de missions en Amérique



**La carte du Texas**

À l'époque de M<sup>gr</sup> Dubuis, le Texas ne formait qu'un seul diocèse dont le siège était à Galveston. Aujourd'hui le Texas est formé de 15 diocèses dont les sièges sont les suivants : Galveston-Houston, San Antonio (archevêchés) et Amarillo, Austin, Beaumont, Brownsville, Corpus Christi, Dallas, El Paso, Fort Worth, Laredo, Lubbock, San Angelo, Tyler, Victoria (évêchés).

**De Coutouvre (Loire) à Galveston (Texas),  
un évêque de la deuxième génération missionnaire**

**Claude Marie Dubuis  
(1817-1895).  
évêque de Galveston**

**Enfance en Roannais**

Claude Marie Dubuis <sup>68</sup> appartient à la deuxième génération de prêtres missionnaires partis aux États-Unis. Il est né à Coutouvre, le 8 mars 1817, l'année où Antoine Blanc et Michel Portier s'embarquent pour les États-Unis avec M<sup>gr</sup> Dubourg. Coutouvre est un petit village situé sur les pentes qui dominent la plaine de Roanne. La région a été chantée, un siècle plus tard par son compatriote, le poète Louis Mercier : vieille terre catholique, de forte pratique religieuse <sup>69</sup>.

Claude Dubuis, fils de François Dubuis et d'Antoinette Dubos (Dubost), a d'abord vécu dans la ferme de ses parents - son père est un petit cultivateur - et a reçu sa première instruction de sa mère. Quand il eut dix ans, il fut confié à son parrain et oncle maternel, l'abbé Claude Dubost, curé à Roanne <sup>70</sup> qui le prit avec lui mais lui confia surtout le soin de « faire ses courses » alors que l'on espérait qu'il le préparerait pour le séminaire. En 1833, quand le temps fut venu d'entrer à L'Argentière, Claude Dubuis découvrit qu'il manquait cruellement de bases. Aussi, après six mois de difficultés, il renonça à sa scolarité et revint à Coutouvre, travaillant quelques mois comme journalier, mais déterminé à acquérir les bases qui lui manquaient. Il avait décidé de devenir missionnaire.

**La formation**

Sa mère envoya ensuite Claude Dubuis chez M. Fouilland, l'instituteur d'un village voisin, qui lui enseigna pendant huit mois le latin, le grec, la grammaire française. Il réussit alors à nouveau à entrer au séminaire en 1836. Il fut envoyé d'abord au petit séminaire de Saint-Jodard où il a alors passé tous ses examens sans difficulté. Il retourna ensuite à L'Argentière où il fit deux ans de scolarité. En 1840, il entra au grand séminaire de Saint-Irénée à Lyon et, en 1844, à l'âge de vingt-sept ans, il fut ordonné prêtre.

**Le disciple de M<sup>gr</sup> Odin**

Claude Dubuis avait d'abord été nommé vicaire à Fontaine-lès-Lyon, au nord de Lyon, dans la vallée de la Saône. La rencontre décisive fut, en 1846, celle de M<sup>gr</sup> Jean Marie Odin, vicaire apostolique du Texas, venu recruter des prêtres pour son diocèse de Galveston. Celui-ci ne cacha pas les difficultés que rencontreraient les futurs missionnaires. Claude Dubuis, avec un petit groupe de jeunes prêtres, prit le bateau au Havre (mars 1846). Claude Dubuis, à son arrivée, écrit : « Ma joie est ici trop grande pour que rien sur la terre ne puisse m'inquiéter <sup>71</sup>. » Les futurs missionnaires furent d'abord envoyés au séminaire des Barrens, tenu par la congrégation de la Mission que

---

<sup>68</sup> L'état civil de Coutouvre indique la naissance de Claude Dubuy (en non Dubuis). Le second prénom Marie n'est pas inscrit à l'état civil. L'orthographe Dubuis est celle qui a été constamment utilisée.

<sup>69</sup> Cf. Jacques Gadille, art. cit.

<sup>70</sup> À l'époque de la naissance de Claude Dubuis, l'abbé Dubost est vicaire à Violay.

<sup>71</sup> Cité par Jacques Gadille, « Dubuis (Claude Marie) » dans Xavier de Monclos (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, Le Lyonnais. Le Beaujolais*, Paris, Beauchesne, 1994.

formaient les pères de Saint-Vincent-de-Paul (*Vincentians*<sup>72</sup> ou lazaristes) et situé à Perryville dans le Missouri. Ils devaient apprendre l'anglais. Claude Dubuis fut affecté à la mission de l'ouest du Texas, à Castroville où il arriva en octobre 1847. Le pays venait d'être annexé par les États-Unis à la suite de la guerre qui les avait opposés au Mexique pour la possession de cette immense région. Le pape Pie IX avait élevé le nouvel état du Texas au rang de diocèse, avec M<sup>gr</sup> Odin comme évêque.

## La mission de Castroville

La colonisation du Texas commence, avec la pénétration progressive du pays par des immigrants venus de l'Est et du Sud-Est dans un pays encore largement tenu par les tribus indiennes des Lipans et des Comanches. La première mission de Claude Dubuis fut celle de Castroville, une nouvelle colonie fondée par l'entrepreneur Henri Texas Castro. Dubuis avait aussi en charge les villages des environs, Hanis, Vandenburg, Quihi, New Braunfels, et Fredericksburg. Dans cette colonie de Castroville, il eut comme confrère le père Mathieu Chazelle, un Forézien de Jeansagnière (Cf. *infra*), son ancien condisciple à Saint-Irénée, arrivé le 15 juin 1847. Pour remplacer la cabane dans laquelle ils étaient logés, tous deux construisirent - « sans aucune aide » - une maison en bois. Le 2 août, ils étaient atteints par le typhus, incapables de se lever et de se porter mutuellement secours. Claude Dubuis survécut mais Mathieu Chazelle mourut le 1<sup>er</sup> septembre 1847, âgé d'à peine 27 ans. Le père Dubuis dressa une grande croix sur la tombe de son ami : « Aucun jour ne passait sans que viennent quelques fidèles prier à genoux pour le repos de son âme<sup>73</sup>. »

L'épisode de la mort de Mathieu Chazelle donne une idée des conditions de vie très dures de ces jeunes hommes. Le climat, très chaud, était éprouvant, les épidémies fréquentes et souvent meurtrières - Claude Dubuis, d'une forte constitution, survécut cependant au typhus et, plus tard, au choléra. Les distances étaient très grandes. L'insécurité était permanente : Claude Dubuis a souvent eu à se déplacer à cheval à travers les territoires hostiles des Comanches - il fut capturé à quatre reprises par des Indiens. Les populations des immigrants étaient formées, elles, de beaucoup d'aventuriers et de colons anglais, espagnols, allemands. Il fallait apprendre les langues - au moins leurs rudiments - de ces différentes communautés. Lorsque Dubuis quitte Castroville pour San Antonio, en 1851, il laissait derrière lui la paroisse Saint-Louis, avec son église et son presbytère, construits en grande partie de ses propres mains.

## Evêque de Galveston

Claude Dubuis reçut ensuite la charge de la mission de San Fernando, à San Antonio. Puis, en 1852, de retour à Galveston, il fut nommé vicaire général, puis, en 1862 devint évêque de Galveston en remplacement de M<sup>gr</sup> Odin, nommé archevêque de La Nouvelle-Orléans à la mort de M<sup>gr</sup> Antoine Blanc. Il fut d'ailleurs consacré évêque par M<sup>gr</sup> Odin le 23 novembre 1862, à Lyon où ils étaient retournés ensemble pour un voyage de « recrutement ». En mai 1863, il arriva dans sa ville épiscopale. Il resta dix-sept années à la tête du diocèse.

## Un évêque constructeur

Dans le diocèse de Galveston, Claude Dubuis joua un rôle important et, classiquement, fut un évêque « constructeur » : il acheva la construction du couvent des Ursulines ainsi que la nouvelle église Sainte-Marie (actuellement la cathédrale Sainte-Marie). M<sup>gr</sup> Dubuis a dirigé la construction d'hôpitaux, d'écoles et d'orphelinats. Il s'appuyait aussi sur les congrégations religieuses auxquelles il avait fait appel : les Ursulines du diocèse de Lyon qui envoyèrent de France quelques religieuses - elles avaient d'ailleurs une maison à Coutouvre, son village natal - et s'occupaient des enfants et des malades ; les religieuses du Verbe incarné de Lyon qui fondèrent aux États-Unis une branche hospitalière (les sœurs de la Charité du Verbe incarné) qui tenaient à Galveston l'Infirmierie

---

<sup>72</sup> C'est le mot anglais qui est aux États-Unis employé pour les désigner.

<sup>73</sup> Le corps du père Chazelle fut ensuite placé dans la nouvelle église Saint-Louis de Castroville.

Sainte-Marie qui soigna les blessés et les victimes de la Guerre Civile (Guerre de Sécession) mais aussi les malades de la fièvre jaune.

## **200 prêtres en 1874**

À deux reprises au moins, en 1862 et en 1866, M<sup>gr</sup> Dubuis vint en France dans son diocèse d'origine, pour recruter des clercs. C'était le problème le plus important : au début de son épiscopat, il ne disposait que de 75 prêtres répartis sur un territoire grand comme une fois et demie la France. L'*Ordo* de son diocèse dénombre, en 1874, 200 prêtres pour un peu plus de 200 000 fidèles, 250 églises ou chapelles, 15 « académies » d'éducation pour les jeunes filles. M<sup>gr</sup> Dubuis tenait en outre à donner de la cohésion à son clergé : il le fit par des retraites collectives auxquelles il participait.

## **Voyages et Mission**

M<sup>gr</sup> Dupuis arpenta inlassablement le territoire de son diocèse pour installer les cadres de l'Église catholique, soutenir ses prêtres, visiter les localités - souvent créées par les pionniers :

- Fin 1867, il visite la région de San Diego, la plus lointaine et la plus dangereuse.

- En 1867, il effectue une nouvelle tournée épiscopale dans les ranchs situés entre San Diego et Conception.

- En 1870, une expédition le conduit à l'est et au nord de son diocèse où l'effort de la Mission et de l'organisation du diocèse est alors important. En mars de la même année, il parcourt la région occidentale et confirme 15 000 enfants.

- En 1871, il va au nord-ouest d'Austin dans la région du Llano.

Au cours de ces tournées, il prêche dans un style simple et énergique, essayant de s'exprimer dans les différentes langues parlées par ses ouailles.

## **La naissance d'une Église catholique américaine**

### **et la création de nouveaux diocèses**

L'Église catholique s'organisait aussi sur le plan national. M<sup>gr</sup> Dubuis participa au concile national de Baltimore puis, pour les états du Sud, au concile provincial de La Nouvelle-Orléans puis, plus localement encore, aux deux synodes du Texas. À sa demande, le Pape Pie IX créa, en 1874, un deuxième diocèse du Texas, celui de San Antonio ainsi que le vicariat apostolique de Brownsville qui devint ensuite un diocèse. M<sup>gr</sup> Dubuis avait assisté en 1870 à Rome au concile universel de Vatican I et fait partie des évêques les plus favorables à la proclamation du dogme de l'Infaillibilité pontificale : il proteste contre les prises de positions gallicanes<sup>74</sup> de M<sup>gr</sup> Dupanloup, évêque d'Orléans.

## **Le retour en France**

À partir de 1877, la santé de M<sup>gr</sup> Dubuis s'altère : il demande un coadjuteur, c'est M<sup>gr</sup> Defal, missionnaire venu du Bengale mais démissionnaire peu de temps après. En 1882, M<sup>gr</sup> Dubuis, malade, dut rentrer en France. Il ne démissionna qu'en 1892 - sans doute avait-il gardé l'espoir de reprendre ses fonctions - et fut alors officiellement remplacé par M<sup>gr</sup> Nicholas A. Gallagher. À cette date, le pape Léon XIII donna à M<sup>gr</sup> Dubuis le titre d'archevêque *in partibus* d'Arca (Arménie), un titre que M<sup>gr</sup> Dubuis porta jusqu'à sa mort.

## **Retour au diocèse de Lyon**

De retour dans le diocèse de Lyon, M<sup>gr</sup> Dubuis, « archevêque d'Arca », se mit au service de l'archevêque de Lyon. Lorsque sa santé le permettait, il faisait des tournées de confirmation,

---

<sup>74</sup> Le gallicanisme insistait, depuis Bossuet, sur les libertés de l'Église de France par rapport à Rome.

présidait les fêtes paroissiales, évoquait dans des conférences les souvenirs de la Mission, prêchait dans le style direct qui était le sien et que sa forte stature imposait. Sa piété mariale était grande : il fit plusieurs voyages à Lourdes et fut le maître d'œuvre de la construction de la grande statue de ND du Prompt-Secours qu'il fit édifier au-dessus de Coutouvre sur le modèle d'une statue miraculeuse de La Nouvelle-Orléans <sup>75</sup>. Sa piété eucharistique l'avait aussi conduit à soutenir la cause des congrès eucharistiques internationaux qu'il plaida en 1879 auprès de Léon XIII.

La célébration de son Jubilé sacerdotal à Fourvière en 1894, fut l'occasion de marques d'affection venues des cinq diocèses entre lesquels se partageait désormais l'ancien diocèse du Texas.

M<sup>gr</sup> Dubuis mourut le 21 Mai 1895, à Vernaison, dans la maison de retraite des prêtres du diocèse de Lyon. Il fut enterré dans le cimetière de son village natal à Coutouvre. En 1949, M<sup>gr</sup> Lawrence J. Fitzsimon vint au cimetière de Coutouvre et découvrit que le nom de Claude Dubuis inscrit sur sa pierre tombale était devenu illisible et que les dates de son épiscopat n'étaient pas mentionnées. En 1951, il fit transférer le corps de M<sup>gr</sup> Dubuis dans l'église paroissiale, où un monument a été érigé et où les évêques texans se sont recueillis en 1988.

---

<sup>75</sup> Jacques Gadille, « Dubuis (Claude Marie) », *op. cit.*

## **Un autre Suryquois, le frère de M<sup>gr</sup> Blanc**

### **Jean-Baptiste Blanc**

**(1800-1834)**

### **Prêtre missionnaire en Louisiane**

Jean-Baptiste Blanc, fils de Laurent Blanc, charpentier, et de Jeanne Pinand était né à Sury-le-Comtal le 7 février 1800, en même temps que son frère jumeau Benoît. Il fit des études au séminaire de Lyon et reçut la tonsure et les ordres mineurs le 17 juin 1821. Il désirait ardemment rejoindre son frère Antoine Blanc, missionnaire en Louisiane et futur archevêque de La Nouvelle-Orléans. Il fut autorisé à gagner les États-Unis et admis au séminaire des Barrens, dans le Missouri, pour y achever sa formation théologique et étudier la langue anglaise. Il fut ensuite appelé dans le sud des États-Unis par M<sup>gr</sup> Dubourg, évêque de La Nouvelle-Orléans, qui l'ordonna prêtre à Donaldsville le 24 octobre 1823.

#### **À Pointe Coupée**

Dès juillet 1822, il avait fait une première visite de quelques jours à son frère aîné, Antoine Blanc, qui était en charge de la paroisse de Pointe Coupée, à mi-chemin entre les Natchez et La Nouvelle-Orléans. M<sup>gr</sup> Dubourg, après l'avoir ordonné le nomma auprès de son frère avec mission de le remplacer lorsque celui-ci partirait pour l'Europe. En effet, Antoine Blanc partit quelques mois en Europe (1823-1824) pour solliciter l'aide de la Propagation de la Foi et ramener de nouveaux missionnaires.

Pendant l'absence de son frère, Jean-Baptiste Blanc desservit les postes de Pointe Coupée et de Feliciana dont dépendait une vaste zone peuplée d'environ 5 000 habitants, en majorité catholiques. Il poursuivit l'œuvre d'évangélisation de son frère et, lui rendant compte de sa mission, lui écrivait, le 8 juin 1824 :

« Dieu sait que je ne m'attendais pas à tant de bénédictions pour notre mission dans le courant de cette année... [certes] je n'ai eu que sept enfants à la première communion, mais avec eux ont été confirmées cinquante-cinq à soixante personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux. Un plus grand nombre que de coutume avait déjà rempli leur devoir pascal, et j'espère en avoir encore quelques-uns cette semaine... Tel est, mon cher frère, le fruit de ton travail et de ta patience<sup>76</sup>. »

Dans le courant de l'année 1823, Jean-Baptiste Blanc prépara l'établissement d'un poste de mission permanent à Feliciana, située sur l'autre rive du Mississippi, et où se trouvait « un petit nombre de catholiques disséminés à d'assez grandes distances » et des « sauvages appartenant à la nation des Chactas<sup>77</sup> » dont on avait commencé la conversion. Il fit construire une nouvelle chapelle. Jean-Baptiste Blanc resta à Pointe Coupée jusqu'en 1827.

#### **A Natchitoches**

En 1827, M<sup>gr</sup> Rosati, administrateur apostolique de La Nouvelle-Orléans, envoya Jean-Baptiste Blanc réorganiser la paroisse de Natchitoches qui était, depuis plusieurs années, dans un état de semi-abandon<sup>78</sup>. Jean-Baptiste Blanc quitta Pointe Coupée en juin 1827 et arriva au poste de Red River, par le bateau à vapeur, quelques jours plus tard. Il prit d'abord contact avec ses nouveaux

---

<sup>76</sup> Lettre de J.-B. Blanc à A. Blanc, 8 juin 1824, *Annales de la Propagation de la Foi*, t. II, vol. XII, p. 357

<sup>77</sup> *Annales... op. cit.*, p. 359.

<sup>78</sup> Roger Baudier, *The Catholic Church in Louisiana*, La Nouvelle-Orléans, Louisiana Library, 1972. R. Baudier, *Histoire de l'Église catholique en Louisiane*, *op. cit.* p. 317 et sq.

paroissiens et écrivait en août 1827, montrant que la première impression avait été favorable : « Le caractère des gens d'ici est plus agréable, il me semble, que celui des gens des autres paroisses de Louisiane. Les coutumes plus simples, la religion est plus estimée et peut faire plus de progrès qu'ailleurs <sup>79</sup>. »

Le territoire qui dépendait de lui était immense ; il se sentait isolé, trop seul pour faire face à toutes les tâches qui lui incombait : « J'habite dans la ville (de Pointe Coupée) mais c'est à peine si j'y passe un tiers de l'année. J'ai plusieurs localités à visiter, éparpillées dans toutes les directions, à des cinq, sept, dix et même vingt lieues de distance. Vous voyez quel magnifique espace s'offre à moi pour la promenade ! J'ai fait néanmoins presque toutes mes visites. Mais impossible à un seul prêtre de suffire à tout. J'attends jour après jour un autre ecclésiastique qui partagera avec moi ce ministère <sup>80</sup>. » M<sup>gr</sup> Rosati lui promit un vicaire qui arriva bientôt en la personne du père Mascaroni, remplacé en 1829 par le père Martin, puis en 1833 par le père d'Hauw.

Dès septembre 1827, Jean-Baptiste Blanc avait repris la construction - interrompue depuis 15 mois - de la nouvelle église de Pointe Coupée ; le financement fut assuré par une souscription organisée dans la paroisse avec l'aide de ses « gouverneurs » (l'équivalent des membres d'un conseil de fabrique) ; leurs noms indiquent, d'ailleurs que les habitants étaient en partie d'origine française : C. Bouvied, J.-B. Brezzini, A. Lanve, Placide Bossier, A. Choppin. Le 5 octobre 1828, la nouvelle église fut consacrée et bénite par Jean-Baptiste Blanc, sous le vocable de Saint-François-d'Assise. Quelques jours plus tard, elle reçut une cloche, prénommée Joséphine. Tout au long de son séjour à Natchitoches, Jean-Baptiste Blanc se dépensa sans compter pour visiter et organiser les postes de sa mission et les doter de chapelles : l'île de Brevel, Campti, Saint-Jean-de-Cloutierville et Rivière aux Cannes.

## Mort à 34 ans

En 1834, alors qu'il descendait le Mississippi, Jean-Baptiste Blanc mourut - de la fièvre jaune ? - à bord du navire à vapeur qui le transportait. Le bateau fit escale à Pointe Coupée et ses funérailles y furent célébrées dans l'église où, dix ans auparavant, il avait commencé son œuvre missionnaire. Mais ses paroissiens de Natchitoches réclamèrent son corps : témoignage du rayonnement qui avait été le sien et de l'affection dont il était entouré. Son ancien vicaire et successeur, le père d'Hauw obtint la permission de faire rapatrier sa dépouille mortelle à Natchitoches. En février 1835, le cercueil de Jean-Baptiste Blanc reprit la « voie royale » du fleuve Mississippi et fut ramené avec beaucoup de solennité, sur *Le Roméo*, à Natchitoches. Le 5 février 1835, en présence de ses paroissiens, il fut inhumé au pied de l'autel dans l'église qu'il avait fait construire

---

<sup>79</sup> Lettre de Jean-Baptiste Blanc, cité par R. Baudier, *op. cit.*

<sup>80</sup> *Ibid.*

## Jean Gonnard (1827 - 1867)

### Un Montbrisonnais, prêtre missionnaire au Texas

Jean Gonnard naquit à Montbrison le 10 février 1827, fils de François Gonnard, jardinier et de Jeanne Marie Clavelloux. Ses deux grands-pères étaient aussi jardiniers à Montbrison : les cultivateurs, vigneron et jardiniers étaient assez nombreux dans la commune, la ville ayant gardé en partie son caractère rural. Son père exploitait peut-être la propriété familiale qui existe encore... rue des Jardiniers, la bien nommée. Son père mourut lorsqu'il avait douze ans.

Il manifesta une vocation religieuse et entra au séminaire. C'est lorsqu'il était simple séminariste qu'il fut remarqué par M<sup>gr</sup> Odin, venu en France en 1852 pour recruter un groupe de jeunes gens destinés à devenir missionnaires au Texas et en Louisiane. Il embarqua pour l'Amérique sur la *Belle Assise* et le 16 mars 1852 arriva à Galveston (Texas). Après avoir terminé ses études ecclésiastiques, il fut ordonné prêtre par M<sup>gr</sup> Odin, le 15 janvier 1854 ; quelque temps après, il fut envoyé sur le *Drazos* pour s'occuper de colons catholiques dispersés dans la région. Les débuts furent difficiles, dans un pays rude de pionniers où disait-il « les gens sont trop occupés à faire fortune. Ils n'ont pas le temps d'aller à l'église, pas le temps de catéchiser leurs enfants ». Au bout de 6 ans, il se demandait avec angoisse : « Suis-je vraiment missionnaire ? Je ne m'en aperçois pas... Je suis ici depuis six ans et pendant cette période, j'ai administré trois malades, célébré un seul mariage, baptisé environ cent cinquante enfants, enterré vingt-cinq personnes. » Peu de communiant dans les localités qui dépendaient de son ministère : « vingt-cinq à Washington, neuf à Anderson, deux à Wheelock et aucun à Branham ».

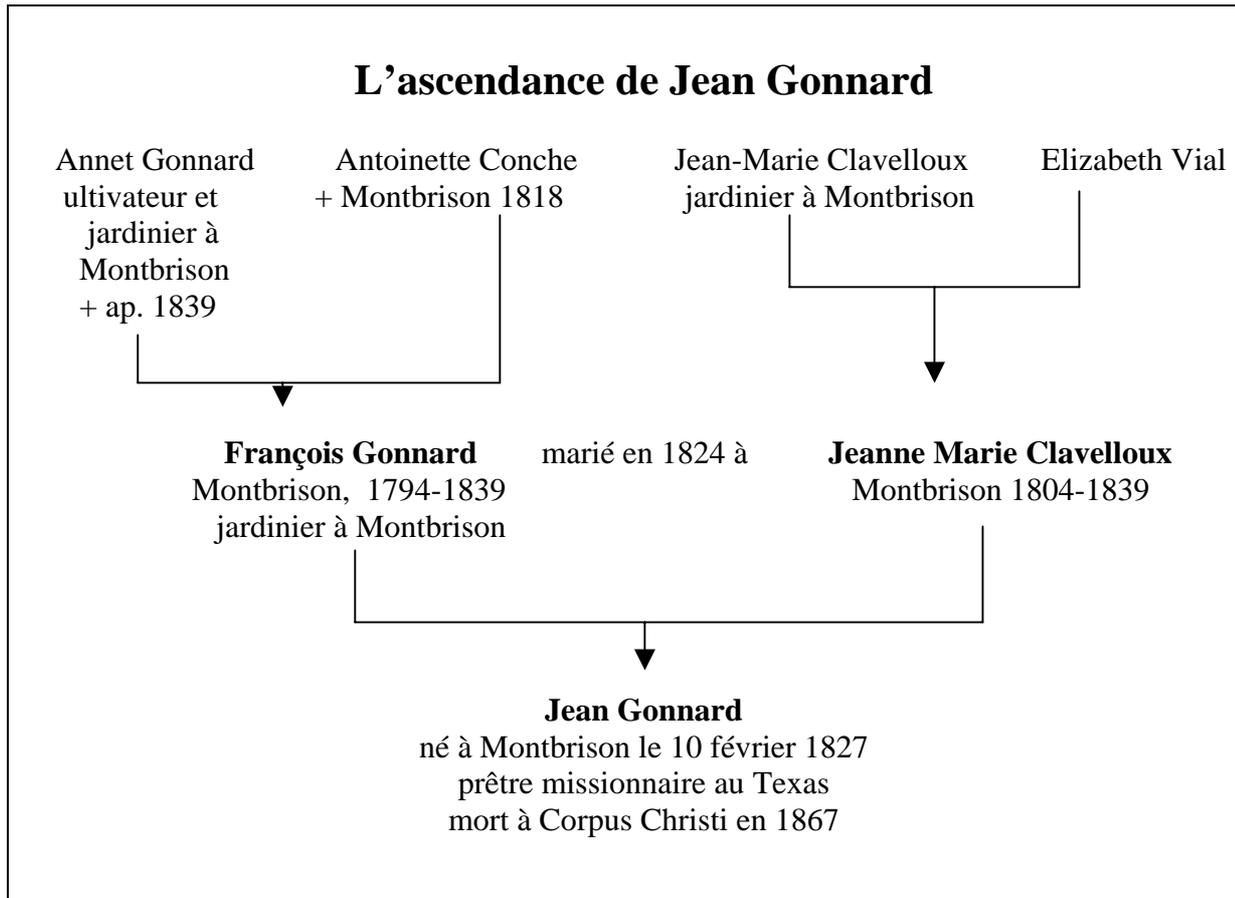
En 1863, son évêque le nomma curé de paroisse à Corpus Christi, en remplacement de l'abbé John Mac Gee. Ce port du Texas, qui avait connu la prospérité, subissait alors les conséquences de la guerre de Sécession : guerre civile qui devenait de plus en plus impitoyable. Il écrivait à sa mère en 1864 : « La guerre continue avec acharnement. Fasse le ciel que nous en puissions bientôt voir la fin - que de sang a déjà été répandu ! le pays est dans la plus grande détresse...<sup>81</sup>. »

Le principal souci du père Jean Gonnard fut l'éducation. Dès son arrivée à Corpus Christi, il fonda une école de garçons et près de l'église fit construire un bâtiment de deux étages (le « séminaire Hidalgo ») destiné à loger des classes et un internat. Il prit deux adjoints laïques et donna lui-même de son temps à l'enseignement des enfants américains et mexicains qui fréquentaient l'école où, écrivait-il, « les deux langues sont parlées ». Il ouvrit un externat de filles. Tout enfant était admis, qu'il puisse payer ou non. Il avait aussi les charges de la paroisse : les offices, le catéchisme, les visites aux malades ; une vie quotidienne bien remplie...

En 1867, une épidémie de fièvre jaune éclata : c'était à cette époque le fléau des villes de la côte, une catastrophe fréquente et meurtrière. L'épidémie se répandit très rapidement : des centaines de personnes furent atteintes. Le petit groupe des missionnaires du Texas se dépensa sans compter pour soigner les malades, leur apporter les sacrements aider à donner la sépulture aux morts.

---

<sup>81</sup> Archives famille Neynaud. Lettre du 21 novembre 1864.



En août, son assistant le père Antoine Miconleav mourut de l'épidémie : le père Gonnard, qui l'avait soigné, fut durement frappé par cette disparition. Le 1<sup>er</sup> septembre, il tomba malade lui-même. Ce furent deux Noirs, Charles Johnson et Joe Witiock qui aidèrent à le soigner jusqu'au 7 septembre, date de sa mort : dévouement que rappelle l'inscription du caveau où il est enterré au cimetière de Sainte-Croix <sup>82</sup>.

On raconte que le père Gonnard priait Dieu de le prendre si cela était sa volonté mais d'épargner les centaines d'autres malades qui luttèrent contre la mort et que, par une curieuse coïncidence, sa mort fut la dernière : vérité historique ou embellissement hagiographique ? Peu importe finalement : la légende nous indique dans quelle vénération fut gardée sa mémoire.

Le souvenir du père Jean Gonnard, vivace au Texas, était à Montbrison seulement conservé chez ses petits-neveux. La visite à Montbrison des évêques texans l'a tiré de l'oubli et permet d'apprendre à ses compatriotes qui fut ce fils d'un humble jardinier montbrisonnais émigré au Nouveau Monde, devenu missionnaire au Texas et enterré à Corpus Christi : un nom prédestiné.

<sup>82</sup> Jean Gonnard fut d'abord inhumé dans le cimetière de son église. Plus tard, ses restes ainsi que ceux du père Miconleav furent transférés dans un caveau du cimetière de Sainte-Croix.

## Document

### Jean Gonnard ; Lettre du 27 mars 1865 adressée à sa mère

*Nous publions ici l'une des lettres adressées par le père Jean Gonnard à sa mère : on y voit quelles étaient les préoccupations d'un prêtre texan en 1865 (l'enseignement, les vocations à orienter, l'aménagement de l'église), sa vie quotidienne, ses rapports avec son évêque, ses sentiments (le souci de rassurer sa mère, le désir de revoir une fois son pays natal...), sa spiritualité (la dévotion pour la Vierge).*

Corpus Christi, 27 mars 1865

Bien chère Mère,

Quand vous recevrez cette lettre et que vous verrez mon cher confrère M<sup>r</sup> J. Quérat, mon voisin le plus près, vous croirez, j'espère, que je suis en vie et en bonne santé. Si j'avais eu le temps, je vous aurais écrit une lettre de 36 pages, mais j'apprends à l'instant qu'il se dispose à partir. Mais il m'a vu et il connaît les circonstances dans lesquelles je suis placé il vous donnera *viva voce*<sup>83</sup> toutes les nouvelles que vous désirerez, M<sup>r</sup> P. Berthet vient de passer quelques jours chez moi, il vous a vue, il m'a donné de vos nouvelles, j'ai reçu votre lettre. Il me dit que vous désirez me revoir. C'est aussi mon désir de vous rendre une visite. J'ai même dit à M<sup>r</sup> Quérat que je partirai pour (la) France quand il sera de retour. Mais n'anticipons pas trop le plaisir - qui sait si le Bon Dieu ne disposera pas de nous avant une année ? Je tiendrai ma promesse et j'irai vous voir, *Deo volente*<sup>84</sup>, l'année prochaine au printemps.

Nous avons un bon évêque qui ne refusera jamais à un de ses prêtres d'aller en France visiter ses parents. On vous a dit que j'étais dans une des meilleures places du Texas. J'y suis satisfait. Il y a beaucoup de bien à faire. J'espère que monseigneur Dubuis<sup>85</sup> me donnera un confrère pour m'aider, car j'ai beaucoup à faire.

J'enseigne tous les jours (avec un assistant) de 30 à 40 élèves. Mon but est de commencer une classe de latin et de former des enfants pour l'Église. Un de mes élèves de Washington est prêtre aujourd'hui au Texas et d'autres se préparent. Je compte sur plusieurs vocations à l'état ecclésiastique. Mais il faut les former et les diriger, voilà mon objet. Je viens d'acheter deux maisons en briques pour la modique somme de 900 piastres ou 4 500 francs<sup>86</sup>. Je suis un peu en dettes, mais je n'y serais pas longtemps si je savais d'aller quêter au Mexique ou en France, je le ferais plutôt que de ne pouvoir payer.

Outre l'enseignement, il me faut prendre soin d'une paroisse dont l'église n'est pas achevée ; mais j'espère après la guerre<sup>87</sup> pouvoir l'embellir et y mettre un orgue. M<sup>gr</sup> Dubuis m'a promis 100 piastres pour m'aider à en acheter un, j'y mettrai 100 piastres et, pour 200, il me dit qu'à Paris

---

<sup>83</sup> De vive voix.

<sup>84</sup> Dieu le voulant.

<sup>85</sup> M<sup>gr</sup> Dubuis, évêque du Texas.

<sup>86</sup> 4 500 F, équivalent de 112 000 F (avril 1988).

<sup>87</sup> La guerre de Sécession (1861-1865). Elle s'acheva en avril 1865 par la défaite des Sudistes.

on s'en procurera un bon. Ce sera un de nos objets en vue. Mon église est très dépourvue, mon but est maintenant de la fournir convenablement.

Après Pâques, je vais faire un voyage à Matamores au Mexique pour faire une collecte en argent pour mon école et pour l'église de Corpus Christi. J'espère y trouver M<sup>gr</sup> Dubuis, peut-être l'amènerai-je à mes côtés pour lui montrer mes plans, tout ce qui a été fait et reste à faire.

Je m'occupe en outre de jardinage. J'ai planté des figuiers, des vignes que la reine Victoria a envoyés à un Monsieur d'ici. Je n'ai pas encore oublié comment il faut planter des choux, ni les chicorées<sup>88</sup> et je sais aussi les manger. Maintenant, où il n'y a que deux ans croissaient les ronces et les épines, vous y verriez croître de beaux légumes et de belles fleurs. J'ai même un filet pour la pêche, nous avons les plus beaux poissons rouges de 20 à 30 livres et des huîtres en abondance. Depuis que je suis ici, les huîtres sont mon mets favori, c'est très sain. Quand un confrère vient me voir, je prends mon accordéon et je lui donne tous les airs français qu'il désire. J'enseigne à chanter et j'ai un assez bon chœur mais la boîte à musique manque.

J'ai une voiture et deux chevaux pour faire quelques courses aux malades, tout missionnaire doit être cavalier.

Voilà pour le matériel ; quant au spirituel, avant que j'arrive ici, il n'y avait ni école, ni catéchisme pour les enfants, jugez de leur condition. L'enfant est actif en bien ou en mal. Je les prépare pour la 1<sup>re</sup> communion à Pâques. Oh ! que j'aime voir les petits enfants faire leur 1<sup>re</sup> communion, je chante alors : Jour heureux. Jour de vrai bonheur...

De mon presbytère qui domine la mer<sup>89</sup> je vous envoie sur les brises et les zéphyrus bien des baisers et des souhaits. J'aime ma mère qui est sur la terre, j'aime ma Mère qui est au ciel. À Marie, étoile de la mer, notre église sera consacrée ainsi que l'école.

Adieu, embrassez tous mes frères, mes oncles, mes tantes Claveloux, Gonnard, Charret, tous mes parents, etc. Veuillez me rappeler au bon souvenir de mes confrères. Quel est donc le petit Vial, 2<sup>e</sup> au séminaire ?

Adieu, adieu, au revoir.

Tout à vous.

J. Gonnard

Que mon frère aîné n'oublie pas de saluer mes sœurs et d'embrasser pour moi ma petite nièce Marie. Qu'elle pense à moi chaque jour dans ses prières, la prière des innocents est toujours agréable au Seigneur.

Je me procurerai quelques curiosités pour le bon M<sup>r</sup> Duchez que je n'oublie pas ainsi que toute sa famille.

(Archives des familles Neynaud, de Montbrison, Vigier de Saint-Étienne et Lager, de Paris).

---

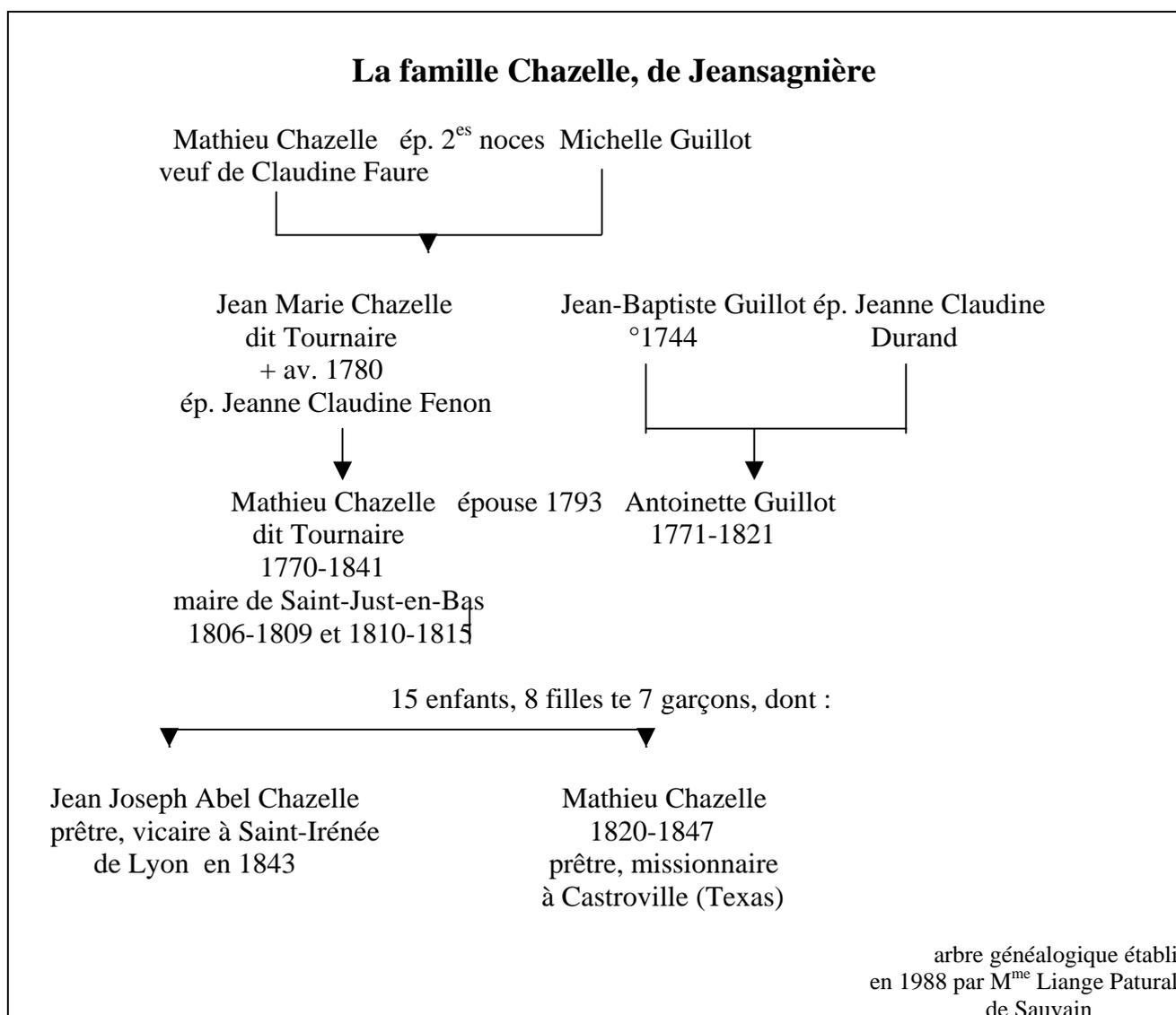
<sup>88</sup> C'est le fils du jardinier qui parle...

<sup>89</sup> Corpus Christi est sur la côte du golfe du Mexique.

## Mathieu Chazelle (1820-1847) de Jeansagnière

### prêtre missionnaire au Texas

Mathieu Chazelle naquit le 13 juin 1820 à Jeansagnière, près de Chalmazel, dans ces monts du Forez qui ont fourni tant de prêtres au diocèse de Lyon <sup>90</sup>. La famille Chazelle était très pieuse. Parmi les dix frères et sœurs de Mathieu Chazelle, trois devinrent prêtres et furent respectivement curé de Propières, curé de Crans (Ain) et vicaire de la paroisse Saint-Irénée de Lyon, quatre des filles furent religieuses.



Mathieu Chazelle fit ses études au grand séminaire de Lyon où il eut pour condisciple le futur abbé Chambodut, de Saint-Just-en-Chevalet qui devint plus tard vicaire général du diocèse de Galveston. Jeune séminariste, il fut recruté par M<sup>gr</sup> Odin (originaire d'Ambierle), évêque de

<sup>90</sup> Cf. Jean Gadille, *Histoire du diocèse de Lyon*, Paris, Beauchesne, 1983.

Galveston et partit pour les États-Unis en 1846. Après un séjour de six mois au séminaire des Barrens pour apprendre l'anglais, il fut ordonné prêtre, avec son ami Chambodut, par M<sup>gr</sup> Odin dans la cathédrale Saint-Louis de La Nouvelle-Orléans, le 4 janvier 1847<sup>91</sup>. Après trois mois passés à Galveston, il fut envoyé auprès de Claude Dubuis<sup>92</sup>, curé de Castroville, près de San Antonio : il arriva auprès de lui le 15 juin 1847.

Une lettre de Claude Dubuis (25 octobre 1847) nous raconte son arrivée, sa maladie et sa mort :

*Le 15 juin dernier [...], je trouvais, à ma grande joie, un camarade installé dans ma cabane. C'était le R. P. Chazelle, neveu du curé de Saint-Irénée à Lyon. Venant de Galveston, le père Chazelle éprouva une grande répugnance à devenir la nourriture de la vermine qui infestait ma retraite. Il proposa que je construisse une maison. Je l'approuvais de tout cœur et nous nous mêmes bientôt à travailler et à construire notre habitation, sans aucune aide. Certes, c'était un édifice dont le plus pauvre des Européens n'aurait pas voulu comme cadeau... Il avait été construit en grande partie pendant les nuits. Finalement, la partie la plus nécessaire ayant été achevée, nous nous installâmes le 2 août et, épuisés, nous voulions dormir. Le jour suivant aucun de nous n'apparut dans la ville. Nous avons tous deux contracté le typhus et aucun de nous n'avait la force de donner un verre d'eau à l'autre...<sup>93</sup>.*

Le père Dubuis survécut mais, malgré les soins prodigués à son ami Mathieu Chazelle, celui-ci mourut le 1<sup>er</sup> septembre 1847, âgé d'à peine 27 ans, sans avoir pu donner sa mesure et, en somme à peine arrivé sur les lieux de son apostolat. Le père Dubuis dressa une grande croix sur la tombe de son ami : « Aucun jour ne passait sans que viennent quelques fidèles prier à genoux pour le repos de son âme. » Son corps fut ensuite placé dans la nouvelle église Saint-Louis de Castroville. Une plaque, apposée contre le mur intérieur de l'église rappelle sa mémoire :

In memory of Rev. Math. Chazelle, 2nd Missionary Priest of Castroville.

Died in the Age of 26 years. Sept. 1, 1847 R.I.P<sup>94</sup>.

Quant à la maison de Claude Dubuis, elle a été restaurée et est signalée depuis 1966 par une plaque dont le texte anglais peut être traduit ainsi :

*Les deux pièces d'origine dans cette maison furent construites en 1847 par le père Claude M. Dubuis, de Lyon, France, aidé par le père Chazelle (qui mourut bientôt du typhus). Le père Dubuis, le premier prêtre de la Colonie de Castro, fut ensuite capturé par les Comanches en 1847, mais parvint à s'échapper. Il fut plus tard évêque du Texas.*

*Cette maison remplaça une cabane. Elle fut le premier exemple d'architecture française à Castroville<sup>95</sup>.*

Ainsi le souvenir des pères Dubuis et Chazelle n'est-il pas oublié.

---

<sup>91</sup> (Anonyme), *Matthew Chazelle*, dactyl., 3 p. (en anglais). Communiqué par M. Neynaud.

<sup>92</sup> Claude Dubuis (1817-1895), né à Coutmivre (Loire), fut plus tard évêque du Texas.

<sup>93</sup> Lettre de Claude Dubuis, 25 octobre 1847.

<sup>94</sup> R.I.P. : Requiescat in Pace

<sup>95</sup> Les textes de ces deux plaques ont été relevés et photographiés par M<sup>me</sup> Henri Gatier, de Sainte-Agathe-la-Bouteresse, arrière-petite-nièce du père Chazelle, lors d'un voyage au Texas.

## Document :

### L'annonce de la mort de Mathieu Chazelle

*M<sup>sr</sup> Jean Marie Odin, évêque de Galveston : lettre à M. l'abbé Jean Joseph Chazelle, vicaire de la paroisse Saint-Irénée à Lyon (18 mai 1848)*

J.M.J. <sup>96</sup>

Mon cher Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre du 11 février.

J'ai été vraiment affligé de voir que M<sup>r</sup> le Curé de Saint-Irénée n'a pas reçu celle que je lui adressai au commencement du mois d'octobre dernier pour lui faire part de la triste nouvelle qui m'a causé tant de chagrin.

Hélas ! il n'est que trop vrai que votre bon frère n'est plus au milieu de nous ! Que sa perte m'a été sensible ! Qu'elle a fait verser de larmes dans le pays de son adoption.

Je l'ordonnai prêtre vers la fin de 1846 <sup>97</sup>, il passa ensuite plusieurs mois ici à Galveston pour se perfectionner dans l'anglais.

M. Dubuis chargé de l'importante mission de Castroville <sup>98</sup> et des pays voisins ne pouvait suffire au travail qu'exigeait son poste, il m'écrivait à chaque instant pour me demander votre bon frère. Connaissant combien ils s'aimaient et s'estimaient mutuellement, j'acquiesçai à ses demandes réitérées. Je le fis d'autant plus volontiers que la salubrité proverbiale de cette partie du pays me donnait lieu d'espérer qu'il serait à l'abri des fièvres qui se font plus ou moins sentir dans le sud du Texas.

Arrivé à Castroville, il trouva M. Dubuis logé dans une mauvaise cabane d'emprunt. Ils se mirent tous les deux à l'œuvre pour s'en construire une qui leur appartiendrait. Les rayons brûlants du soleil d'août, auxquels ils n'étaient point accoutumés leur devinrent funestes.

À peine leur cabane construite, ils se sentirent atteints de violents accès de fièvre auxquels votre frère succomba au bout de huit jours, le 1<sup>er</sup> septembre. La nouvelle de sa mort me parvint avant celle de sa maladie. Hélas ! nous étions séparés l'un de l'autre par une distance de 300 milles. Que de regrets, cette mort si prématurée et si inattendue a causés à tous ceux qui le connaissaient. Son caractère doux et ouvert le rendait cher à tout le monde, sa simplicité franche et ingénue lui gagnait tous les cœurs et son abord modeste et cordial le faisait estimer de tous ceux qui avaient des rapports avec lui. À un zèle ardent, à un dévouement sans bornes et à une volonté souple et flexible, il joignait toutes les qualités qui forment le bon missionnaire. Il parlait avec aisance et clarté les langues du pays, déjà il avait prêché plusieurs fois en anglais, et voilà qu'au moment où je fondais sur lui les plus belles espérances, je me vis condamné à pleurer sa perte. Le Ciel nous a enlevé un bon missionnaire pour nous donner, sans doute, un intercesseur dans le Ciel. Ses derniers instants couronnèrent dignement une vie sainte et vertueuse. Il reçut avec foi et ferveur les derniers

---

<sup>96</sup> JMJ pour : Jésus Marie Joseph.

<sup>97</sup> Mathieu Chazelles fut ordonné prêtre à la cathédrale de La Nouvelle-Orléans, le 4 janvier 1847.

<sup>98</sup> Castroville est une petite ville située dans le Sud du Texas (2 664 habitants en 2000) ; elle a été fondée en 1844 par Henri Castro, consul général de la République du Texas en France, qui fit venir plusieurs douzaines de familles d'Alsace près de Mulhouse afin de peupler les territoires qui lui avaient été concédés le long de la rivière Medina. La moitié des habitants de la ville descendent aujourd'hui de ces Alsaciens.

sacrements et montra la résignation la plus parfaite jusqu'à son dernier soupir. Pendant sa maladie il n'exprimait qu'un désir celui de me voir. Hélas ! qu'il m'aurait été consolant de pouvoir voler auprès de lui, pour lui prodiguer tous les petits soins en mon pouvoir ! Mais j'étais loin de soupçonner même sa maladie. J'avais reçu peu de jours avant cette funeste attaque, une lettre dans laquelle il me manifestait toute la joie qu'il éprouvait de se voir dans un poste où les peines et les privations ne lui manqueraient pas. L'excellent M. Dubuis n'a rien négligé pour adoucir les souffrances de sa maladie et lui procurer les petits secours qui dépendaient de lui. Cependant, à mon grand regret, j'ai lieu de penser qu'il fut privé de beaucoup de choses qui peut-être auraient pu alléger ses maux. Un médecin européen, assez capable et qui lui était tout dévoué épuisa vainement toutes les ressources de l'art, il lui fut impossible de maîtriser la violence de la fièvre. Aussi dans ce pays naissant et surtout à Castroville, il était bien difficile de se procurer les petites douceurs qui aident un malade dans un accès grave et sérieux.

La mort de votre bon frère a été une des plus rudes épreuves que le Ciel m'ait envoyées. Je le pleure encore, je l'aimais sincèrement. C'était une de ces âmes d'élite qu'on ne peut s'empêcher d'aimer et d'estimer. Il était lui-même si prévenant, si charitable, si dévoué !

Présentez mes hommages respectueux à votre vénérable oncle et l'expression de ma sincère condoléance à toute la famille. Priez pour moi.

Votre tout dévoué.

J.M. Odin évêque de Galveston. Galveston, le 18 mai 1848.

Archives de la famille Midroit.

Transcription : M<sup>me</sup> Henri Gatier, née Midroit.

## Documents

### Les prêtres missionnaires français aux États-Unis et les Indiens d'Amérique

Dans les lettres que les prêtres missionnaires français aux États-Unis envoyèrent en France, les passages qui éclairent leurs sentiments vis-à-vis des Indiens (les « Sauvages ») sont particulièrement intéressants et nous réservent quelques surprises. Certes, la volonté de conversion est forte et donc la croyance en la supériorité de la civilisation « blanche » et de la foi catholique par rapport aux coutumes et aux croyances ancestrales des Indiens. Mais l'opinion des missionnaires est souvent mesurée : ils ont essayé de comprendre les valeurs de la civilisation indienne et ont reconnu chez les Indiens leur sens de l'hospitalité et de l'accueil, leur générosité. Ils ont essayé d'adapter la présentation du discours évangélique à la culture indienne : attitude qui rejoint, d'une certaine manière, celle des Jésuites en Chine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>99</sup>. D'autre part, ils dénoncèrent à plusieurs reprises les spoliations et les confiscations de terres faites par les Européens au détriment des tribus indiennes.

#### Document 1 : Les Indiens.

##### Le témoignage et l'opinion d'Antoine Blanc, prêtre missionnaire à Vincennes (Indiana)<sup>100</sup>

*Vous ne vous faites pas une idée véritable des sauvages, vous vous les figurez, ainsi que je le faisais moi-même, comme des monstres dans leur genre. Je puis te dire cependant que lorsqu'ils sont sobres<sup>101</sup>, ils ne sont point trop sauvages. Lorsque quelqu'un, en voyageant, est obligé de s'arrêter au milieu de leur campement, tout ce qu'ils ont est à lui, ils lui réservent toujours la meilleure cabane, lui donnent l'un d'eux pour avoir soin de son cheval, font, en un mot, tout ce qu'ils peuvent pour le bien entretenir. En les quittant il n'a pas besoin de leur offrir de paiement, ils s'estiment assez payés si l'on a reçu leurs services avec plaisir et satisfaction<sup>102</sup>.*

---

<sup>99</sup> Les Jésuites furent les premiers à comprendre, dans l'Église catholique que les civilisations non chrétiennes méritaient le respect pour leurs valeurs humaines propres et qu'il fallait dissocier l'évangélisation de l'occidentalisation et adapter les rites de l'Église à chaque pays. Benoît XIV condamna sans appel les rites chinois dans la bulle *Ex quo singulari* (1742) et exigea de tous les missionnaires un serment de soumission. Ce fut le prélude au bannissement des Jésuites de Chine et à la suppression de la compagnie de Jésus (1773).

<sup>100</sup> Antoine Blanc (1792-1860), futur archevêque de La Nouvelle-Orléans, prêtre missionnaire. Sa lettre est vraisemblablement de 1822.

<sup>101</sup> Les tribus indiennes furent souvent décimées par l'abus de l'alcool que les Blancs avaient introduit chez eux.

<sup>102</sup> *Annales de la Propagation de la Foi* (A. Prop. Foi), II, vol. XII p. 348-349.

## **Document 2 : La conversion des Indiens. Lettre de Jean Marie Odin <sup>103</sup> (2 août 1823)**

*Depuis longtemps les Français de ce pays demandent un prêtre et il a été impossible d'y en envoyer. Beaucoup ne sont pas baptisés. Toutes ces missions ne doivent s'ouvrir que dans deux ans et si la Providence ne nous envoie du secours, je crains bien que cette importante entreprise ne traîne encore plus longtemps. Les Jésuites ont, ou auront bientôt quelques petits sauvages dans leur maison <sup>104</sup>, et, dans peu de jours, notre Supérieur ira trouver l'agent des Sauvages pour en obtenir quelques-uns dans notre séminaire. Nous commencerons à étudier leur langue, et à les instruire pour en faire des catéchistes ou des prêtres. Oh ! que vous seriez touché si vous pouviez voir ces pauvres Sauvages ! Quand on leur fait des politesses ils sont pleins de bonté. Je les conduisais dans notre chapelle, et ils étaient tout émerveillés. Les femmes, surtout, poussaient un petit cri de douleur en voyant Notre Seigneur sur la croix, et se cachaient la figure. Les autres tableaux, et les petits ornements, les remplissaient d'admiration. Plusieurs parlaient un peu anglais ou français. J'aurais bien voulu les instruire ; mais ils ne pouvaient guère concevoir les idées de la Religion, et, ensuite, ils ne faisaient que passer. Quelques-uns se rappelaient d'avoir vu des Jésuites ; surtout, une bonne vieille femme, âgée de plus de cent ans, qui parlait assez bien anglais, me dit qu'elle avait assisté plusieurs fois à leurs assemblées. Devant le portrait de saint Vincent <sup>105</sup> avec un surplis et un crucifix, elle s'écria de suite en anglais : un prédicateur ! un prédicateur ! Je lui demandai si elle avait reçu le baptême ; plusieurs fois, me dit-elle. Malgré cela, j'aurais bien été satisfait de lui donner encore une fois.*

*Les hommes sont presque nus ; mais les femmes sont d'une modestie et d'une décence qui feraient rougir beaucoup de femmes d'Europe <sup>106</sup>.*

## **Document 3 : Un discours d'Antoine Blanc, prêtre missionnaire À Vincennes (Indiana) aux Indiens de la nation des Miamis**

Antoine Blanc est invité à participer à une fête organisée par les Indiens :

*Les circonstances ne nous permirent de les visiter qu'à la fin de leur repas : je fus invité à dire deux mots, et je le fis en me servant d'expressions allégoriques, pour nous rapprocher davantage de leur manière de parler. Leurs discours sont en phrases coupées et par sentences ; ils sont pleins d'esprit, mais d'un esprit des plus subtils, et il faut, quand on leur parle, être bien conséquent dans la suite du discours ; car si par mégarde on laisse échapper quelque chose qui ne se lie pas avec le reste, c'est assez pour les porter à la méfiance. Ils ont toujours parmi eux leur orateur, et d'ordinaire ils ne sont point embarrassés pour leurs réponses, qui ne se ressentent en rien de l'esprit d'un Sauvage, dont on peut dire qu'ils n'ont que l'habit et le nom. Voici le discours que je leur tins et que les interprètes leur expliquèrent :*

« Aux Indiens de la nation des Miamis :

*Mes enfants les peaux rouges, je viens vous exprimer le plaisir que j'ai de vous voir réunis avec mes enfants les blancs. Je suis, moi, l'agent du Maître de la vie ; je dois montrer à mes enfants quel chemin ils doivent prendre pour aller voir un jour le Maître de la vie ; c'est pourquoi je dis tous les jours à mes enfants les Français : aimez bien le Maître de la vie ; soyez unis avec vos frères les*

<sup>103</sup> Jean Marie Odin, jeune prêtre âgé de 23 ans, venait d'être ordonné (4 mai 1823) et envoyé dans une mission en Haute-Louisiane.

<sup>104</sup> « dans leur maison » : dans leur école.

<sup>105</sup> Saint Vincent de Paul.

<sup>106</sup> A. Prop. Foi, I, vol. V, p. 70-71.

*peaux-rouges ; ne tuez personne ; ne prenez pas trop de boisson ; ne forniquez point ; et vous irez voir le Maître de la vie [...]. Nous demandons tous les jours au Maître de la vie qu'il donne à nos enfants de quoi nourrir leur mère <sup>107</sup>, afin que leur mère, à son tour, leur envoie des provisions. Nous avons trouvé dans les écrits du Maître de la vie : aide-toi, je t'aiderai ; nourris ta mère, elle te nourrira [...]. Si vous êtes bien unis ici-bas, mes enfants, dans le sein de votre mère, en aimant et en servant le Maître de la vie, vous serez après votre mort unis ensemble dans la maison du Maître de la vie ; c'est ce que nous vous souhaitons, nous qui sommes la robe noire <sup>108</sup> les agents du Maître de la vie. »*

*[...] On a voulu essayer, encore cette année-ci, de fournir aux sauvages des moyens pour faire élever leurs enfants, et leur apprendre la langue anglaise mais on dit qu'ils ne veulent pas en entendre parler <sup>109</sup>. Ils désireraient au contraire, avoir avec eux les robes noires, et il n'a pas à douter que tous ne nous envoyassent leurs enfants ; prie Dieu, mon cher cousin <sup>110</sup>, qu'il m'appelle à aller au milieu de ces pauvres gens, qui ont déjà pour ainsi dire, la foi dans le cœur <sup>111</sup>.*

#### **Document 4 : Un compte rendu de mission**

##### **déplore les spoliations dont ont été victimes les Indiens :**

*Relation d'une mission faite par M. Loras <sup>112</sup> et M. Chalon <sup>113</sup>*

*dans l'État de l'Alabama (1831)*

#### **Extraits**

*Autrefois des tribus nombreuses peuplaient ces déserts ; les Chactas, les Crecks et les Chérokis se les partageaient, et y coulaient des jours heureux, que le courage de leurs guerriers semblait mettre à l'abri des atteintes du malheur. Vous eussiez rencontré leurs tentes partout où abondait l'ours, où passait le chevreuil, et où coulait une fontaine. Aujourd'hui que de longues guerres ont décimé leurs héros, on les a relégués dans les extrémités de l'État : que dis-je ? Il n'y a encore que peu de jours qu'on les a forcés de céder ces retraites, pour leur donner en échange des solitudes plus profondes, d'où la cupidité les chassera encore. Le Chérokis n'a point voulu sacrifier, comme le Greck et le Chactas, la terre où repose la cendre de ses pères. Je l'ai vu, ce fier Sauvage, marcher au milieu des Blancs la tête haute ; son port était majestueux ; il semblait leur dire : « Nous vous avons accordé l'hospitalité, et voilà que vous voulez nous chasser de cette tente, sous laquelle nous vous avons reçus ! Nous vous avons accueillis comme nos frères, et vous voulez nous repousser comme des objets dont la vue vous tourmente ! Ce sont nos terres que vous convoitez ; peuplez ces déserts que nous vous avons abandonnés : et avant que vos générations les couvrent, notre race sera éteinte. Pauvres tribus indiennes <sup>114</sup> !*

En 2009 : il y a aux États-Unis, 2 millions d'indiens dont 250 000 catholiques.

<sup>107</sup> Chez les Indiens, la Terre est la mère nourricière.

<sup>108</sup> Les Indiens appelaient les prêtres catholiques, vêtus de la soutane, les « robes noires ».

<sup>109</sup> Témoignage sur les conflits existant entre missionnaires français catholiques et missionnaires anglais protestants.

<sup>110</sup> La lettre d'Antoine Blanc est probablement adressée à son cousin Gabriel Chalon.

<sup>111</sup> A. Prop. Foi., II, vol. XII, p. 345-348. Extrait d'une lettre dont le destinataire n'est pas indiqué.

<sup>112</sup> Mathieu Loras (1792-1858), supérieur du séminaire de Meximieux (Ain) en 1817 puis de l'Argentière (1824), il partit aux États-Unis avec M<sup>gr</sup> Portier en 1829. Vicaire général du diocèse de Mobile, il fut le premier évêque de Dubuque en 1837.

<sup>113</sup> Gabriel Chalon, vicaire général du diocèse de Mobile.

<sup>114</sup> A. Prop. Foi., IV, vol. XXIV, p. 701-702.

## Documents

### L'Église catholique dans le sud des États-Unis et le problème noir

#### Approche d'un problème :

#### Le diocèse de Mobile (Alabama) et l'attitude de M<sup>gr</sup> Portier

Les prêtres missionnaires foréziens avaient souvent, on vient de le voir, pris le parti des Indiens et parfois protesté contre les spoliations territoriales dont ils furent victimes. Ils avaient considéré leur civilisation avec respect et fait l'effort d'adapter leur pastorale aux croyances des tribus indiennes.

Quelle fut leur attitude vis-à-vis du problème noir ? Une réponse complète est impossible à donner dans le cadre de ce travail et il s'agit d'un sujet fort complexe. Nous pouvons tout au moins en faire une première approche.

#### « Un obstacle insurmontable »

Michel Portier avait vu très tôt ce que l'esclavage avait de révoltant et quel obstacle il était à l'évangélisation en séparant des chrétiens, égaux devant Dieu, en hommes libres et en esclaves. En 1822, alors qu'il était maître d'école en Louisiane, il écrivait dans une lettre à l'abbé Mioland, le 24 octobre : « L'esclavage nègre sera toujours un obstacle insurmontable à la ferveur de nos apôtres <sup>115</sup>. »

#### « L'institution particulière » et le silence de l'évêque :

On sait que dans le Sud on appelait pudiquement l'esclavage « l'institution particulière ». Pendant l'épiscopat de M<sup>gr</sup> Portier (1829-1859) l'esclavage devint un élément essentiel de l'économie du Sud et de l'exploitation du « Roi coton » (« Cotton King »). En 1820, il y avait 46 800 esclaves en Alabama. En 1850, ils étaient 342 000 ; en 1859, 435 000.

Oscar Lipscomb, l'historien américain de M<sup>gr</sup> Portier et son successeur sur le siège de Mobile, note qu'aucun écrit de Michel Portier <sup>116</sup> ne nous apporte de lumière sur l'opinion de l'évêque de Mobile sur le problème de l'esclavage <sup>117</sup>. Silence significatif ? documents qui restent à trouver ? Il est difficile de trancher.

L'un des confrères de M<sup>gr</sup> Portier, M<sup>gr</sup> England, évêque de Charleston et porte-parole de la position des catholiques en 1842, avait déclaré qu'il était opposé à l'esclavage mais qu'il voyait aussi l'impossibilité actuelle de l'abolir. Position qui, on en conviendra, est empreinte d'une prudence excessive.

Mais le rôle de l'historien est d'abord de comprendre. Cette absence de position de M<sup>gr</sup> Portier est elle-même intéressante, les « pesanteurs sociologiques » ont dû beaucoup jouer : l'esclavage était important pour maintenir l'économie des plantations et la domination des Blancs, qui semblait aller de soi. C'est à Mobile, d'ailleurs, qu'en 1859, le navire négrier *La Clothilde* débarqua la dernière cargaison d'esclaves arrivant aux Etats-Unis <sup>118</sup>.

---

<sup>115</sup> Citée par J. Tricou, *op. cit.*, p. 200.

<sup>116</sup> Mais il ne connaissait pas les lettres publiées par J. Tricou.

<sup>117</sup> O. Lipscomb, *op. cit.*, p. 273.

<sup>118</sup> M. Fabre, *Esclaves et planteurs*, Paris, Gallimard-Julliard, coll. Archives, 1978, p. 279.

L'Église est aussi une institution humaine, immergée dans la société de son époque. Elle eut sans doute la crainte en prenant une position plus nette que ne le suggéraient les textes pontificaux<sup>119</sup> de se couper des catholiques d'origine européenne. La société sudiste était particulièrement favorable à l'esclavage considéré comme une nécessité économique et faisant partie d'une civilisation qui dans beaucoup de cas, pensait-elle, traitait les esclaves avec humanité, comme de « grands enfants » placés sous l'autorité paternelle du maître. Les prêtres missionnaires foréziens ne pouvaient manquer d'être influencés par cette société sudiste dont ils étaient les pasteurs. Mais nous, occidentaux du XXI<sup>e</sup> siècle, attachés aux droits de l'homme, nous sommes aujourd'hui choqués par cette attitude qui nous paraît bien peu conforme à l'Évangile.

## La charité et l'évangélisation

Mais il est juste de dire aussi qu'une attitude plus humaine en faveur des Noirs fut réclamée par les autorités catholiques de Mobile. Les vicaires généraux de M<sup>gr</sup> Portier, Mathieu Loras et Gabriel Chalon résidèrent, par exemple, en 1830, dans le nord de l'Alabama. Mathieu Loras s'installa plus tard à Montgomery dans la plantation d'un catholique irlandais qui possédait 150 Noirs<sup>120</sup>. « Là, disait-il, je partageai mon temps entre la lecture de l'anglais et l'aide que je pouvais apporter à ces pauvres esclaves que j'essayai de consoler, souvent au milieu de leurs travaux, et dont je baptisai plus de 30<sup>121</sup>. »

En effet, un effort particulièrement important d'évangélisation fut fait auprès de la communauté noire : les registres de baptême le confirment. Le père Mayne à Saint-Augustin (1828), le père Santiago Valiente (1828), le père José A. Suarez (1829), le père André Poujade (1831), M<sup>gr</sup> Portier lui-même baptisèrent de nombreux Noirs ; dans les registres paroissiaux de la cathédrale de Mobile, il y a 33 actes de baptêmes de Noirs en 1833, 46 en 1840, 62 en 1850. Quant à M<sup>gr</sup> Antoine Blanc, archevêque de La Nouvelle-Orléans, il favorisa la fondation d'une congrégation de religieuses noires, les Sœurs de la Sainte Famille.

## « Un crime public »

Le problème n'était pas simple pour Michel Portier et les autres évêques du Sud. Ils essayaient de tirer le meilleur parti d'une situation dont ils pensaient qu'il n'était pas en leur pouvoir de la changer. M<sup>gr</sup> O. Lipscomb écrit : « Ce n'était pas une position inefficace mais comme les décisions très prudentes, elle laissait beaucoup à désirer<sup>122</sup>. »

En 1852, Félix Dicharry, prêtre à Natchitoches - l'ancienne mission de M<sup>gr</sup> Antoine Blanc - écrivait à ses supérieurs : « Le ministère est très difficile à cause du mélange des races... Quoiqu'il puisse être dit pour défendre l'esclavage en lui-même, il est certain que, comme il existe en pratique, il est un crime public<sup>123</sup>. »

## Des Sudistes

On ne pouvait mieux dire. Mais les évêques foréziens du sud des États-Unis ne surent, ou ne purent, prendre une position publique et solennelle sur ce problème. En cela aussi, ils étaient devenus des Sudistes. C'est l'explication qui vient à l'esprit le plus naturellement. Certes ils ne tombèrent jamais dans les élucubrations de certains théologiens qui présentèrent l'esclavage comme voulu par Dieu et fondé sur la Bible<sup>124</sup>. Mais l'évangélisation massive des Noirs par l'Église

---

<sup>119</sup> En 1839, Grégoire XVI, dans la lettre apostolique *In Supremo* condamnait formellement le commerce des esclaves.

<sup>120</sup> O. Lipscomb, *The Administration of Michael Portier, Vicar Apostolic of Alabama and the Florides and First Bishop of Mobile*, Washington, The catholic University of America, 1963, p. 283.

<sup>121</sup> *Ibid.* p. 284 et A. Prop. Foi, t. V, 1832, p. 611.

<sup>122</sup> O. Lipscomb, *op. cit.*, p. 287.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>124</sup> André Kaspi, *Les Américains*, t. 1 : *Naissance et essor des États-Unis (1607-1945)*, p. 159 et Michel Fabre, *op. cit.*, p. 223 et sq.

catholique ne fut-elle pas manquée ? De toute façon le Sud - si attachant dans tant de domaines et par tant de ses aspects - allait payer cher son manque de lucidité et de générosité humaine.

Pendant la guerre de Sécession, le clergé du Sud soutint d'ailleurs la cause de la Confédération, nomma des aumôniers catholiques dans l'armée sudiste - ce qui était d'ailleurs conforme à la nécessité de ne pas laisser sans assistance religieuse les soldats - et assista les vaincus après la défaite.

### **En 2009**

Les deux millions de catholiques africains américains restent une « double minorité » : ils représentent à peine 3 % des catholiques aux États-Unis et environ 5 % de la communauté noire de ce pays.

**Source** : Raymond Ledru, « Les Noirs catholiques aux États-Unis. Une « double minorité préoccupante », *Études* 2003- 6 (Tome 398).